

15. MAR 1926

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !

vendredi 12 mars 1926

Sommaire :

Les Hohenzollern en Hollande
Le catholicisme en Angleterre
Le Cardinal Mercier
Angellier
Contre l'ours

Charles Benoist
Hilaire Belloc
Raph.-Georges Levy
Maurice Dullaert
Auguste Angellier

Les idées et les faits : **Chronique des idées :** La pédagogie du Cardinal Mercier, Mgr J. Schyrgens. — La question du désarmement. — Perse. — Chine.

La Semaine

♦ *Encyclique sur les missions. Et la thèse essentielle à l'extension de l'Eglise y est affirmée avec une vigueur nouvelle. Le Pape « veut et ordonne »... Puisse sa voix obtenir plus et mieux que des adhésions « verbales ». Puisse-t-elle mouvoir les volontés !...*

Nous publierons le texte de l'encyclique dans notre prochain numéro.

♦ *Notre pays traverse à nouveau des heures graves. Le plan financier de M. Janssen est à la veille de réussir ou d'échouer.*

Profitant de la déplorable atmosphère créée par le Cabinet Pouillet, une finance qui manque également de patriotisme et de désintéressement, et pour laquelle

l'argent n'a pas d'odeur, sème la méfiance et la panique.

Si elle devait réussir dans ses agissements, ce serait la ruine de tous les épargnants et de tous les « placements sûrs », au profit des spéculateurs sur la baisse du franc.

♦ *Nouvelle crise ministérielle en France, nouveau ministre des finances, X + n^{me} projet financier.*

L'incapacité du régime se fait toujours plus évidente et la ruine de l'Etat français approche à grands pas.

La démocratie politique va connaître de durs moments.

Si au moins sa réforme pouvait surgir des ruines qui vont s'accumuler !

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50 ; Compte chèque postal : 489.16)

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX
BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILFORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . 6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 6.65 %
2° Après le quatrième mois 6.55 %
3° Après le troisième mois 6.45 %
4° Après le deuxième mois 6.35 %
5° Après un mois 6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

28^e Congrès Eucharistique à Chicago (20-24 juin)

Départ Européen à Anvers le 2 juin par le **MELITA**
Retour à Anvers le 8 juillet par le **MINNEDOSA**

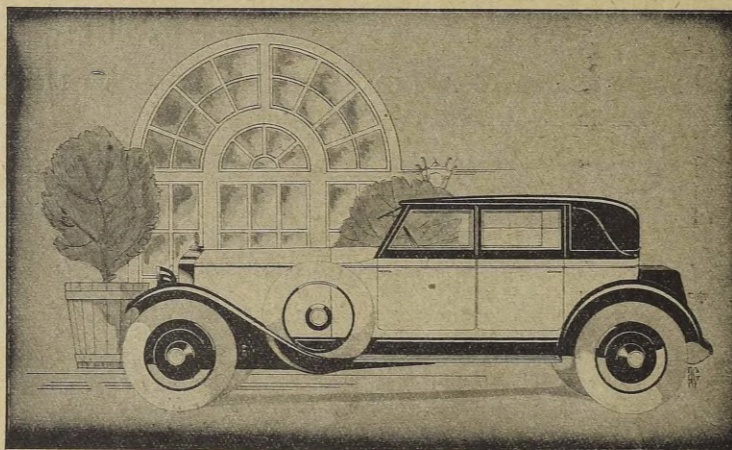
*Visite de Québec — Montréal — New-York —
Washington — Chicago — Détroit — Usines
Ford — Toronto — Chutes de Niagara. —*

Organisation complète tous frais compris
par

LE GLOBE 3, Avenue Louise, BRUXELLES
41, Avenue de France, ANVERS

en collaboration avec le Canadian Pacific

Brochure explicative gratuite sur demande.



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An: Bruxelles Soc. An:

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

GRANDE MAISON de BLANC

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

LUNDI 15 ET JOURS SUIVANTS

RIDEAUX, STORES AMEUBLEMENT

Vitrage guipure veloutée, qualité fine. Largeur 0^m62
Le M. 2.95 et 1.95

Brise-vue au mètre, motifs imitation filet italien. Hauteur 0^m60
Le M. 3.90 et 2.95

Laize guipure fine nuance ivoire.
Larg. 1^m35 1^m05 0^m80
Le M. 3.90 3.50 1.95

LES PALMES Laize filet marque Fox, qualité extra nuance ivoire.
Largeur 1^m80 1^m50 0^m75
Le M. 15 11.90 5.90

Etamine rayures ou carreaux ajourée p^r ameublement. Largeur 1^m40.
Le M. 6.90 et 4.90

Tulle filet blanc ou crème pour stores et ameublement.
Largeur 2^m40 1^m80 1^m40
Le M. 11.90 8.90 6.90

Bas de-store ou **Brise-vue**, filet indien, frangé, haut 0^m45.
Le M. 3.90 et 3.40

Riche dentelle crème genre Bruges p^r stores haut 0^m36
Le M. 5.90

Dentelle Cluny ocre pour rideaux et ameublement, haut. 0^m12
Le M. 2.95

L'ENTRE-DEUX, haut. 0^m12. Le M. 2.50

Store flamand beau canevas écri, garni jolie frange
1^m20 × 2 m. 12.50 1^m10 × 2 m. 11.50

Store flou filet de Picardie, motifs haute nouv.
1^m40 × 1^m80. 19.50 et 17

Store flou étamine ajourée, entre-deux et dentelle genre Bruges.
1^m80 × 2^m50 49 1^m40 × 2^m25 33

Store flou filet noué entièrement brodé main, orné glands
2^m20 × 2^m50 1^m80 × 2^m50 1^m50 × 2^m25
110 89 65

Couvre-lit filet noué, entièrement brodé à la main.
2^m40 × 2^m50 175, 135 et 110

Toile canevas écri bonne qualité pour store flamand.
Larg. 1^m40 1^m20
Le M. 9.90 et 7.90 7.50 et 5.90

Cretonne ameublement grand teint, grand choix de dessins.
Larg. 1^m30 0^m80
Le M. 12.50 et 8.90 5.50 et 4.50

Joli tissu broché fond crème ton sur ton pour ameubl.
Largeur 1^m30. Le M. 13.50

Table rustique chêne patiné, pieds tournés hauteur 0^m50.
Plateau rond 49 — rectangulaire 59

Effile crème et toutes nuances pour stores et garniture d'ameublement.
Le M. 1.95, 1.10 et 0.75

LA GRANDE MAISON DE BLANC
NE VEND QUE DU BON

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOL



DU C ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de
LALIQUE



**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

Les Hohenzollern en Hollande ⁽¹⁾

(1918-1924)

L'accueil bienveillant que j'ai reçu de vous l'an passé m'interdisait cette année encore, — bien que j'aie renoncé à la plupart des œuvres et des pompes de Satan, — de me dérober à l'aimable invitation de la Société des Conférences. Mais, pour vous épargner une déception, je vous dois tout d'abord cet avertissement que le titre sous lequel vous a été annoncée cette conférence n'est pas tout à fait exact. Il est trop vaste; il dépasse mes intentions, si j'ose m'exprimer ainsi, et en hauteur et en largeur. « L'Allemagne actuelle et les Hohenzollern », incertitude, inquiétude, mystère. C'est un pays dans lequel je ne vous aventurerai pas à ma suite. Nous ne pourrions du reste pas, en une heure brève de cet après-midi, trouver le moyen de résoudre ce grand problème; nous aurions à peine le temps de l'exposer comme il conviendrait.

Je dirais plus volontiers : « Les Hohenzollern et l'Allemagne actuelle. » Vous me répondez que c'est jouer sur l'ordre des mots et que c'est le cas de rappeler les vers célèbres :

... Don Pascal Zapata

Ou Zapata Pascal, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière...

A nous, il importe beaucoup que Pascal soit devant et Zapata derrière.

Je ne veux que grouper ici quelques faits ou réunir quelques anecdotes : les divisions mêmes de mon sujet marqueront les limites dans lesquelles je me renfermerai.

Pourquoi n'y a-t-il de bons sermons qu'en trois points et de bonnes tragédies qu'en cinq actes? — Brunetière prétendait même qu'il n'y avait de bons articles de revue qu'en cinq chapitres et que jamais un article de revue en quatre chapitres n'avait été bon, non plus qu'une tragédie en cinq actes. — Personne sans doute ne pourrait l'expliquer. Mais admettons que cela soit vrai, et tâchons de trouver la bonne coupe, en divisant cette causerie en cinq paragraphes :

- 1^o Comment le Kaiser a fui la défaite;
- 2^o Comment il est arrivé en Hollande;
- 3^o Comment il vit à Doorn;
- 4^o Comment le Kronprinz s'est enfui de Wieringen;
- 5^o Pourquoi il s'est enfui ce jour-là, 10 novembre 1923, plutôt qu'à un autre moment.

Ce ne sera peut-être que de la petite histoire, mais sait-on jamais quand l'histoire est petite?

I.

La fuite du Kaiser.

La version allemande est que la défaite aurait causé ou précipité ce qu'on a appelé une révolution à l'intérieur. Y a-t-il eu vraiment une révolution à l'intérieur et une révolution telle que ses répercussions aient obligé l'empereur à quitter l'armée? C'est ce qu'il est difficile d'établir avec certitude ou de nier péremptoirement.

Au mois d'octobre dernier a eu lieu à Munich un procès retentissant, au cours duquel différents témoignages ont été produits. Nous n'en retiendrons que deux.

Le premier est celui de M. Noske. Noske est cet ancien ouvrier, bûcheron, je crois, et naturellement socialiste démocrate, qui,

(1) Conférence prononcée à la société des Conférences à Paris et que, très aimablement, M. Charles Benoist, de l'Institut et M. F. Legrix, directeur de la Revue hebdomadaire, ont bien voulu nous autoriser à publier en Belgique

au lendemain de la guerre, est devenu ministre après avoir rempli une mission urgente auprès des marins mutinés à Hambourg et à Kiel.

Au procès de Munich, il y a pas encore six mois, M. Noske s'est déclaré convaincu que le haut commandement et le gouvernement impérial avaient constamment trompé le Reichstag sur la situation militaire.

Soit : ils ont trompé le public, mais peut-être étaient-ils trompés tout les premiers. Il m'est revenu d'excellente source qu'au mois de juillet 1918, à l'heure même où allait se déclencher cette offensive de Champagne que le général Gouraud a si magistralement arrêtée, à Spa où était le Grand Quartier impérial, on fit des préparatifs pour un départ prochain. On emballa tous les objets dont on pouvait avoir besoin, literie, batterie de cuisine, etc. ; on en chargea de nombreuses voitures, sans oublier les guérites peintes aux couleurs impériales où s'abritaient les sentinelles qui montaient la garde à la porte du kaiser.

Plus tard, la question a été posée à des gens bien placés, pour être informés, de savoir vers quelle destination ce convoi devait être dirigé. Il y a eu silence ou contradiction sur certains détails; mais les guérites impériales, celles qui signalaient au respect la résidence de l'empereur, savez-vous où on les portait? A Versailles!

Donc, au mois de juillet 1918, il se peut que les autorités allemandes voulussent tromper le public, mais il se peut aussi qu'elles le trompassent de bonne foi et que les espérances qu'elles entretenaient fussent encore partagées par elles-mêmes.

Je n'oublierai jamais, dit M. Noske, avoir vu ce jour-là le chancelier Hertling affalé comme un paquet de misère. Je l'ai alors apostrophé vertement (*angeschrien*) — un mot allemand qui ne pourrait se traduire qu'en argot — et lui ai demandé pourquoi il ne faisait pas une nouvelle tentative pour relever le moral de la nation...

Ceux, ajoute Noske, qui ont inventé le coup de poignard sont des gens qui veulent détruire chez nous le souvenir que nous les avons vus très petits et très peureux.

Le général Grœner, successeur de Ludendorff comme quartier-maître général, puis, après la guerre, ministre des voies et communications du nouveau gouvernement, est à la fois plus précis et plus explicite.

Le 23 septembre 1918, Ludendorff dit à Grœner qu'il pourrait encore tenir quelques mois, mais qu'il lui fallait la paix pour Noël. Par contre, le colonel Heye, son chef d'état-major, se montrait plus pessimiste.

A ce moment, Grœner fut appelé au commandement d'une division en Ukraine, mais il fut rappelé bientôt pour prendre la succession de Ludendorff. Le 30 octobre, il arrivait à Spa. Le lendemain, il apprit qu'une division de « Landsturm » avait refusé d'aller au front près de Metz. Ce fut le premier cas d'insubordination collective dont il eut connaissance pendant la guerre...

Quelques jours plus tard, il apprit de M. Drews, ministre de l'Intérieur, que l'abdication de l'Empereur était envisagée dans certains milieux comme un remède à la situation. Grœner se déclara contre une telle solution, et, pour sauver le trône, il alla trouver les deux aides de camp généraux de l'empereur. Il leur proposa de conduire incontinent le souverain au front, non pour y parader et conférer des décorations, mais en première ligne où la mort accomplirait ses ravages. Les deux aides de camp refusèrent et Hindenburg fut du même avis.

Le prince Maximilien de Bade (chancelier de l'Empire) dit au témoin d'amener l'empereur à une abdication. Le prince, un homme de noble caractère, voulait ainsi sauver le régime impérial, Grœner comprit, dit-il, la nécessité d'une abdication et il s'en ouvrit au cours d'un entretien avec les chefs socialistes. Ebert répondit qu'une abdication était indispensable si on voulait empêcher les masses de passer au camp révolutionnaire. A son avis, Guillaume II devait abandonner le trône en désignant un de ses fils comme régent au nom du fils du kronprinz. Ce dernier était impossible. Grœner refusa d'intervenir, car il avait reçu de Hindenburg la mission de protéger l'Empereur et il avait entendu dire que les fils du kaiser étaient d'accord pour refuser une régence.

— Je reconnais, ajoute le général, que mon refus d'accepter la proposition d'Ebert a été une faute.

Il promit cependant de faire une démarche auprès du kaiser, mais à la condition que toute la social-démocratie interviendrait comme un seul homme en faveur de la monarchie. Cependant, il reconnut qu'il était à ce moment bien tard pour sauver la monarchie. Le 8 novembre, d'autres officiers proposèrent d'envoyer l'Empereur au front pour y chercher la mort, mais cette solution fut écartée. (Le témoin ne dit pas par qui.)

A ce moment, Groener estimait que la résistance derrière la ligne Anvers-Meuse pouvait durer de deux à trois semaines. On pouvait encore tenir un moment à la frontière belgo-allemande. Sur la rive droite du Rhin les armées auraient pu présenter une résistance plus longue, et on n'était pas, alors, obligé d'accepter les conditions d'armistice et de paix.

La fuite de l'Empereur en Hollande fut le coup de grâce qui empêcha toute résistance.

Ainsi cette fuite consomma la ruine. L'empereur ne se rappela pas alors et son entourage n'osa pas lui rappeler les paroles d'un de ses ancêtres, le margrave de Brandebourg Albert l'Achille : « Il ne saurait y avoir de plus belle mort pour un prince que de mourir au milieu de ses armées. » Nous n'avons pas le goût d'accabler un vaincu; néanmoins, nous pouvons bien dire que celui-là n'avait d'un Achille que les pieds légers.

II.

L'arrivée en Hollande.

Sur ce point, la vérité n'a pas été complètement connue. On la connaît en gros, mais non pas très exactement. Un récit pittoresque a été publié dans les journaux et reproduit par M. Lacour-Gayet dans son livre sur Guillaume II. C'est le récit du sergent hollandais Pinckert qui se serait trouvé à la frontière et aurait reçu l'empereur au moment où Guillaume II l'a franchie. Mais il semble que ce sergent, comme tous les personnages auxquels la destinée réserve un rôle historique, ait été quelque peu touché de la folie des grandeurs. Il s'est découvert après coup une âme romaine, et il a mis dans sa propre bouche des paroles dignes de l'antique, inspirées d'ailleurs par le souvenir de ce grenadier madré qui croisait la baïonnette devant Napoléon, préalablement reconnu, en lui disant : « Quand même tu serais le Petit Caporal, tu ne passerais pas ! ». De même le sergent Pinckert aurait dit à Guillaume : « On ne passe pas ! Si vous voulez passer, bas les armes ! Sinon, je vous brûle la cervelle. »

Il est fort probable que le langage du bon sous-officier a été plus simple et que son embarras a modéré son éloquence.

Quoi qu'il en soit, le kaiser n'est pas arrivé en Hollande dans le train impérial et au grand jour, comme on l'a cru. Il y est entré le dimanche 10 novembre à 7 heures du matin, venant de Spa par Visé. Il est bien arrivé à la gare d'Eysden, entre Liège et Maestricht, mais non par le chemin de fer, en automobile. La lettre que je vais vous lire fixe, sans hésitation possible, les circonstances de l'événement. C'est à neuf heures, ce même dimanche, que la personne de qui elle émane entendit dire à Maestricht que Guillaume II venait de se réfugier en territoire néerlandais.

J'ignorais tout de cette arrivée, m'écrivit-elle; une heure après, la nouvelle étant confirmée, je me suis rendu à Eysden, où j'ai vu le train impérial, dans lequel l'Empereur se tenait enfermé. La foule, qui poussait des cris hostiles, fut tenue à distance par la gendarmerie. Voilà tout ce que j'ai vu... Voici cependant des détails précis sur les conditions dans lesquelles l'empereur fugitif est arrivé en Hollande.

Le 10 novembre, vers 7 heures du matin, une file de six ou sept automobiles est arrivée au poste hollandais de la frontière sur la route entre Visé et Eysden. Au poste hollandais, on ne s'attendait guère à une telle visite. Il n'y avait personne au poste, ni lieutenant, ni sergent. Une simple sentinelle faisait le service et montait la garde. Tout d'abord, elle s'est opposée à ce que l'Empereur et sa suite pénétrât sur le territoire hollandais. Un sergent ou un sous-lieutenant est accouru et le cortège a pu passer, se dirigeant vers la gare d'Eysden, qui est à dix minutes de la frontière. Là, tout le monde est descendu des autos et on s'est promené sur le quai, attendant le train impérial qui tardait à venir. Après une demi-heure, une locomotive remorquant les voitures impériales est arrivée du côté de Visé, et les hôtes inattendus se sont empressés de monter dans le train qu'ils n'ont plus quitté et dont ils ont soigneusement fermé les rideaux. Le train n'a pas bongé jusqu'au lendemain 11 novembre, jour où il a démarré à 10 heures du matin.

On a prétendu que le gouvernement hollandais était au courant de la prochaine arrivée du kaiser. Je suis profondément convaincu qu'il était dans l'ignorance absolue de ce qui avait été décidé à Spa le 9 novembre. J'en vois une preuve dans le fait qu'au poste frontière, il n'y avait pas même un sergent pour recevoir le cortège impérial; qu'aucune instruction n'avait été donnée à personne sur la manière dont il fallait agir ou traiter l'hôte imprévu; que, tant à la frontière qu'à la gare d'Eysden, on ne savait si l'on pouvait admettre ou s'il fallait refuser celui qui était encore l'empereur d'Allemagne. Les autorités civiles et militaires de Maestricht furent afoolées, le gouvernement de La Haye ne savait quelle décision prendre. Toute la

journée du 10 novembre s'est passée à téléphoner et à télégraphier entre Maestricht, Eysden et La Haye. C'est dans la soirée du 10 novembre qu'enfin est arrivé M. Kaan, conseiller du ministère, qui avait pour mission d'accompagner le lendemain l'Empereur jusqu'au château du comte Bentinck qui avait offert l'hospitalité au fugitif.

Le kronprinz a franchi la frontière hollandaise sur la route de Tongres à Maestricht, sur le territoire du village de Oud-Vroenhoven, actuellement réuni à la ville de Maestricht. C'était le 12 novembre — (deux jours après son père; je vous dirai tout à l'heure ce qu'il était devenu dans l'intervalle) — à deux heures de l'après-midi. Au poste frontière hollandais, on n'avait aucune instruction; d'ailleurs, cette arrivée était tout aussi imprévue que celle du kaiser. Comme le kronprinz ne savait où aller, on le conduisit dans une petite auberge le long de la route, où on le garda jusqu'à ce qu'on eût reçu des instructions. Des témoins oculaires m'ont déclaré que le kronprinz était tout à la joie d'avoir échappé aux soldats allemands et de n'être plus en danger.

Il paraît que vers 4 heures on a reçu des instructions de La Haye. Alors le prince fut conduit en automobile à Maestricht où il descendit à l'hôtel du gouverneur provincial. C'est là qu'il a passé la soirée avec son aide de camp. On lui a fait chercher de quoi souper chez un traiteur de la ville. C'est pendant la nuit suivante qu'il est parti pour Swalmen près de Ruremond, où il a été accueilli au château du comte Wolf-Metternich, un Allemand qui avait fait toute la guerre et qui, il y a deux ou trois ans, s'est fait naturaliser Hollandais. Quelques jours après, on a assigné comme résidence au kronprinz l'île de Wieringen.

Il y a là plusieurs indications, dont il convient de souligner l'intérêt. La première, c'est que l'empereur est arrivé le dimanche de très bonne heure avec un cortège de six ou sept automobiles. On avait d'abord dit qu'il y en avait dix, mais il est vraisemblable qu'on joint pour faire la dizaine les trois ou quatre autres voitures qui ont amené, vers onze heures, ce matin fatal, l'un des plus jeunes fils du kaiser, dont la compagnie s'est élevée, en fin de compte, à environ quatre-vingts officiers.

Quant au kronprinz, s'il n'est arrivé en Hollande que le mardi 12, deux jours après son père, on en connaît maintenant la raison.

Bien qu'il n'y ait pas eu, à proprement parler, de révolution militaire, il s'était toutefois produit un tel mouvement de mécontentement dans les troupes que, le jour même où l'empereur désertait à l'étranger, des bandes de soldats le cherchaient, réclamaient Hindenburg et poursuivaient le kronprinz. Ces bandes insurgées contre la discipline n'ont pas rencontré l'empereur parti pour la Hollande; elles n'ont pu davantage aborder Hindenburg, qui était en tournée d'inspection; et pour le kronprinz, il leur est demeuré introuvable, terré dans ce fameux abri bétonné de la villa Neubois à Spa, conservé comme un monument de sa... prudence, et dont il n'est sorti que quarante-huit heures plus tard, lorsqu'il a été bien certain qu'il ne risquait plus d'accident.

Les curieux, rangés le long des voies, à la gare d'Eysden, n'avaient pas manqué de remarquer l'inquiétude avec laquelle les officiers qui accompagnaient Guillaume II et l'empereur lui-même regardaient obstinément du côté de Visé. La cause n'en est pas difficile à deviner. Ils craignaient, même le kaiser sait et sait sur la terre d'exil, que le train impérial n'eût été attaqué.

En ce qui concerne le gouvernement hollandais, dont l'attitude a été un instant suspectée, il paraît certain que, lui aussi, il avait été surpris.

Cette journée du dimanche 10, passée à Maestricht dans l'agitation, était employée à La Haye en consultations et démarches. Les coups de téléphone incessants entre La Haye, Maestricht et Eysden, que note mon correspondant, avaient pour objet de trouver au plus tôt pour l'Empereur un asile.

Le président du Conseil néerlandais d'alors (je dis président du Conseil, encore que, constitutionnellement, il n'y ait pas plus de président du Conseil en Hollande qu'il n'y en a constitutionnellement chez nous; c'est un personnage surrogatoire créé par un arrangement d'ordre intérieur du Conseil des ministres; il y a, en somme, ce qu'on appelle d'un mot un peu barbare le « formateur » du Cabinet, puis, lorsque le Cabinet est formé et les portefeuilles attribués, l'un des ministres, qui est à l'ordinaire ce formateur, est désigné pour faire fonction de président; il est, en principe, élu pour un mois, mais renouvelé de mois en mois, et garde la présidence tant que le ministère reste au pouvoir); donc, le président du Conseil d'alors, M. Ruys de Beerenbrouck, naguère commissaire de la Reine dans la province de Limbourg où était l'Empereur, téléphonait de tous côtés à ses amis possesseurs de demeures assez vastes pour y recevoir le fugitif et au moins une partie de sa suite.

Personne ne se souciait de cette charge. Pour le comte Bentinck lui-même, à qui elle finit par échoir, il y a une inexactitude dans le témoignage que je vous ai lu. On dit qu'il s'était offert à recevoir l'Empereur; il n'en est rien. Le comte Bentinck ne s'était pas

offert, il fut sollicité comme beaucoup d'autres, et si, à la différence des autres, il consentit à la demande qui lui était faite, ce fut à deux conditions, dont la seconde au moins est assez plaisante. La première était qu'on le mettrait en face d'une sorte de réquisition à titre de service public. La deuxième était qu'il ne logerait l'ex-kaiser que trois jours. Il ne prévoyait pas plus que personne que les jours se changeraient en mois, et au delà, ni que l'Empereur l'ayant quitté, son aide de camp, le capitaine von Ilsemann, s'y installerait sans désir d'en sortir, comme gendre et futur héritier.

En franchissant le seuil du château d'Amerongen, Guillaume II, s'il avait l'esprit assez libre pour qu'il s'y éveillât des réminiscences historiques, dut ressentir une émotion. Dans ce même château, en effet, avait logé le roi Louis XIV, et l'on y montre encore la chambre du Roi-Soleil. Si celui-ci s'était piqué, comme on le dit, de ce que le maître ne l'eût pas attendu pour lui faire les honneurs de son domaine, et s'il en avait exprimé sans mesure son dépit, il y a si longtemps que je n'en parlerai pas; mais un incident plus récent devait surgir dans la mémoire du kaiser, au seul nom du propriétaire.

Quelques années avant la guerre, rendant visite à la reine Wilhelmine, il s'était rendu en touriste au château d'un autre Bentinck, près des allées de Middachten, célèbres dans toute la Hollande et même dans toute l'Europe, à cause de leurs quatre rangs d'arbres magnifiques, et telles qu'il n'en existe nulle part de plus belles. L'Empereur était donc l'hôte du comte Bentinck de Middachten et, pendant son séjour, on avait, selon le protocole, hissé sur le manoir, à côté du drapeau national hollandais, le drapeau impérial allemand. Tandis qu'on déjeunait, survint un orage épouvantable, la foudre brisa et jeta à terre en lambeaux l'étendard des Hohenzollern; seul le drapeau hollandais demeura debout.

En rentrant chez un Bentinck, chassé par le souffle furieux des drapeaux alliés, le souvenir de cette catastrophe ne dut-il pas paraître au kaiser d'un sinistre augure?

Enfin, le voici à Amerongen, livré à ses méditations, s'il était capable de penser, en proie à ses remords s'il en avait, ressassant son perpétuel: « Je n'ai pas voulu cela! ». Les relations entre l'empereur et la légation allemande à La Haye, quoique n'étant pas directes, semblaient n'être pas tout à fait rompues; elles étaient établies par certains émissaires, personnages officiels ou officieux qui allaient et venaient d'Allemagne en Hollande, de Hollande en Allemagne, lorsque, au mois de janvier 1920, un an et deux mois après la fuite, les alliés se décidèrent à demander l'application de l'article 226 du Traité de paix.

On sait que cet article est ainsi conçu :

Les Puissances alliées et associées mettent en accusation publique Guillaume II de Hohenzollern, ex-empereur d'Allemagne.

(Seule la diplomatie s'est avisée de le qualifier d'empereur d'Allemagne, et son seul titre était empereur allemand. A quoi bon resserrer et accentuer l'unité?)

... Pour offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités.

Un Tribunal spécial sera constitué pour juger l'accusé en lui assurant les garanties essentielles du droit de défense. Il sera composé de cinq juges, nommés par chacune des cinq Puissances suivantes, savoir: les Etats-Unis d'Amérique, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et le Japon.

Le Tribunal jugera sur motifs inspirés des principes les plus élevés de la politique entre les nations avec le souci d'assurer le respect des obligations solennelles et des engagements internationaux ainsi que de la morale internationale. Il lui appartiendra de déterminer la peine qu'il estimera devoir être appliquée.

Les Puissances alliées et associées adresseront au gouvernement des Pays-Bas une requête le priant de livrer l'ancien Empereur entre leurs mains pour qu'il soit jugé.

Je ne commenterai pas cet article du point de vue du juriste; il y aurait beaucoup trop à dire. Il sent la mystique de son auteur, qui, évidemment, n'était pas un Français. « L'offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités, » nous y croyons autant que quiconque; mais le moyen d'en faire « un crime » et la manière d'en assurer le châtiement dans l'état actuel de la législation nous échappent; nous ne les tenons pas. Et puis, un tribunal constitué pour juger l'accusé sur « motifs inspirés des principes les plus élevés de la politique entre les nations », c'est noble, moral et sympathique par l'intention, mais un peu vague aussi comme base d'une accusation criminelle.

D'autant plus que les Alliés (pratiquement la Grande-Bretagne et la France), intentant leur action, convinrent en même temps que cette question serait traitée par le Conseil suprême, d'illustrer

mémoire, car, disaient-ils — et le motif mérite d'être retenu! — « il importe de donner l'impression d'une unité de vues complète qui est indispensable et qui ne peut résulter avec toute l'autorité désirable que de l'action directe du Conseil. »

L'effet fut immédiat. Dès qu'on sut à Amerongen que « l'unité de vues était indispensable, » l'Empereur se sentit rassuré. Il eût pu l'être déjà par la résolution du gouvernement hollandais, qui invoquait les plus nobles traditions des Pays-Bas, cette hospitalité que, dans tous les temps, ils ont donnée aux proscrits de tous les régimes, et s'y déclarait attaché inébranlablement. C'était un argument très fort, mais non pas absolument sans réplique. Il y a des précédents à tout, et il y en a toujours dans tous les sens. Le droit international a les siens, comme le droit parlementaire.

Nonante-cinq pour cent de ces exemples étaient bien en faveur de la thèse hollandaise: l'intangibilité du droit d'hospitalité et le fait que la Hollande n'a jamais voulu y manquer. Mais il suffisait, dans le cours de trois siècles, de cinq ou six actes contraires pour que, si l'on eût sérieusement demandé l'extradition de l'Empereur, on eût pu l'obtenir.

Les Provinces-Unies refusèrent, il est vrai, en 1868, de livrer à Jacques II le secrétaire particulier de Guillaume d'Orange, Burnett, que les tribunaux d'Ecosse avaient mis hors la loi, et, un siècle plus tard, en 1789, de livrer à l'Autriche Henri Van der Noot, qui avait organisé à Bruxelles, la rébellion contre le gouvernement autrichien.

En revanche, il n'est pas moins certain qu'en 1662, Charles II d'Angleterre obtint de la Hollande l'extradition de quelques membres de la High Court of Justice, qui avaient voté la mort de Charles I^{er}. De même, plus récemment, la ville de Leyde accorda à l'Angleterre l'extradition de sir Thomas Armstrong, à la suite du complot de Rye House. De même encore, la Hollande conclut avec le Hanovre un traité l'obligeant à extraire les réfugiés politiques et, en 1820, elle ne refusa pas de livrer à la France les officiers de la première légion de la Seine, qui s'étaient compromis dans le soulèvement du 19 août.

On voit que la règle, si ferme et si constante qu'elle fût, avait pourtant souffert, en trois siècles, cinq ou six exceptions.

D'autre part, l'entente indispensable entre les Puissances, qui devait s'affirmer par l'unité de vues du Conseil suprême, paraissait un peu incertaine. Les plus excités ne songeaient à rien de moins qu'à déporter le coupable aux îles Falkland. On a dit que c'était nous, que c'était la France qui voulait, dans une sorte de fureur de vengeance, réléguer ce malheureux aux confins de la terre habitée et presque inhabitable; mais non, ce n'était pas la France. Au surplus, il ne fut pas fait de proposition formelle.

Vous représentez-vous ce qu'aurait été un exil aux îles Falkland?

Un Sainte-Hélène aggravé: « Une mer toujours en furie, une côte bordée de falaises inaccessibles, à l'intérieur, des plaines basses, humides et malsaines », dit un dictionnaire de géographie. On faisait valoir, à la vérité, que l'ex-kaiser y serait si bien traité qu'il ne pourrait pas tourner son front de l'aurole d'une sorte de martyre napoléonien. Comme s'il ne lui eût manqué que le martyre pour être un Napoléon!

On se rendit compte que cette proposition était absurde par son excès même, et l'on eut l'idée ingénieuse, que le gouvernement hollandais dut apprécier à sa juste valeur, de l'envoyer tout bonnement à Java. Grand merci! C'eût été ajouter un élément de trouble à ceux qui existaient auparavant, et il n'y fallait pas penser.

Mais, puisque les Indes orientales ne contraignaient pas grande faveur, on se rabattit sur les Indes occidentales, et l'on en vint à Curaçao. Ni l'Orient ni l'Occident, ni l'Asie, ni l'Amérique. Le gouvernement hollandais déclara tout net qu'il estimait ne pouvoir garder l'Empereur avec sécurité que sur son territoire européen, et que le lieu qu'il jugeait le mieux convenir était la province d'Utrecht.

En mars 1922, après trois mois de pourparlers, il précisa ses intentions, et fit savoir définitivement que Guillaume II allait être « interné » par décret royal. Jusqu'à ce que son sort fût décidé, le Kaiser n'en menait pas large, pour employer une expression familière. Il se montrait, malgré des sursauts d'arrogance, coulant sur les formalités. On lui fit prendre par écrit l'engagement de vivre en simple particulier, dans la propriété qu'il se faisait aménager à Doorn, non loin d'Amerongen, et de soumettre à la censure sa correspondance avec le dehors. Les Alliés acceptèrent, sous la condition que toutes les précautions

seraient prises contre une évasion possible par la Hollande qui assumerait le soin de la surveillance, et, en conséquence, le 16 mars 1920, le président du Conseil hollandais communiqua aux présidents des deux Chambres cet arrêté royal :

Nous, Wilhelmine, etc...

Avons arrêté et décrété d'assigner comme lieu de séjour où résidera le ci-devant empereur allemand Guillaume II, sans préjudice de nouvelles dispositions, la partie de la province d'Utrecht à délimiter plus spécialement par nos ministres...

Le lendemain 17 mars, M. Ch. Ruys de Beerenbrouck déclara à la Seconde Chambre des États-Généraux, en réponse à une interpellation, que le gouvernement hollandais veillerait à empêcher que l'ex-kaiser et l'ex-kronprinz pussent prendre part à une action politique quelconque. Il ajouta que le gouvernement prendrait sans doute la décision d'assigner à l'ex-kronprinz, comme séjour obligatoire, l'île de Wieringen.

Notification de l'arrêté royal fut faite aux Puissances alliées. Elles en prirent acte et, dans un document rendu public aussitôt, affirmèrent, sans cacher leurs craintes :

Si les conséquences redoutées résultaient à l'avenir de la présence continue de l'ex-Empereur ou de sa famille dans le lieu de résidence qui leur est actuellement assigné sur le territoire hollandais, le gouvernement néerlandais ne pourrait se soustraire à la responsabilité exclusive, tant de l'événement que de ses conséquences, qu'il a ainsi assumées en pleine connaissance de cause.

Tel fut le dernier mot d'une négociation dont un de ceux qui la conduisaient, heureux de la clore n'importe comment, disait qu'en se prolongeant elle devenait « légèrement ridicule ».

III

La vie à Doorn.

Doorn, est un séjour enchanteur, une région charmante. Ces environs d'Utrecht, c'est la banlieue de Paris, sa banlieue riche, Saint-Cloud, Bellevue, Ville d'Avray. Sur des lieues et des lieues depuis Utrecht jusqu'à Wageningen, ce ne sont que fleurs, ce ne sont qu'arbres, villas luxueuses, parcs et jardins, profusion de couleurs et d'odeurs, statues toutes blanches sous le vert sombre des feuillages, larges eaux endormies dans le vert clair des pelouses.

Mais Wieringen, par contraste, c'est un banc de sable, un de ces hauts fonds épargnés par l'Océan lorsqu'il envahit l'ancien lac Flevo et le transforma en mer du Sud (Zuyderzée), quand il rompit la ligne des terres pour laisser seulement émerger ce chapelet d'îles tendu du rivage de la Frise à la pointe du Texel. Wieringen, détaché de la Hollande septentrionale, flotte et surnage à peine. Dans les grandes marées, ses bords sont recouverts par les flots. Ils sont disgraciés de la nature, peu soignés par les hommes. Un seul chemin fait le tour de l'île, si étroit qu'une automobile, partant du nord, pour revenir au nord, est obligée de boucler le circuit. Population de pêcheurs, de petites gens, cinq ou six villages de faible importance : Den Oever, Oosterland, Stroe, De Elft, Hippolytushoef, Westerland. Dans un de ces villages, Oosterland, la maison du pasteur était à peu près convenable. Le gouvernement hollandais la loua à son compte et sommairement, avec un mobilier, en partie emprunté, le kronprinz y planta ses pénates. Nous l'y retrouverons tout à l'heure, et croyons que s'il s'y amuse, c'est qu'il porte en lui-même ou s'entend à faire jaillir du sol le plus ingrat des sources de plaisir.

A Doorn, au contraire, non seulement le pays est très beau, le climat très doux, pays de haute culture, de riches floraisons, mais la maison est cossee, avec des prétentions à la gentilhommière. C'est un assez gros bâtiment carré, faux semblant de château féodal, quatre fausses tours aux quatre coins, un pont sur une douve. On l'appelle couramment le château : *Huis te Doorn*. Le parc est fermé de trois côtés; sur le quatrième, à peu près ouvert. Rien ne le clôt, les allées qui aboutissent à la route ne sont barrées que par un tourniquet. Peu de passants; si bien qu'une automobile qui s'arrêterait là, le moteur au ralenti, ne serait probablement aperçue de personne et que Guillaume II se ferait enlever comme il le voudrait.

Le Kaiser a acheté le château, s'y est plu, mais ne l'a pas trouvé tout à fait digne d'un empereur germanique, et, avec cette passion du colossal qui est de sa race et qu'il n'a pas dépourvue dans l'ad-

versité, il a fait construire une porte monumentale, si démesurée qu'elle écrase l'ancien édifice tout entier. Elle sert de conciergerie ou de poste aux vingt gardes-champêtres qui, avec la maréchaussée, sous les ordres d'un capitaine, toujours le même depuis cinq ans, sont préposés à la garde de l'Empereur. Lorsque, passant devant le château pendant la belle saison, on les aperçoit assis devant cette poterne de forteresse, on a l'impression de voir un décor d'opéra-comique, au premier acte de *Carmen*.

Durant les premiers mois de son séjour, Guillaume sortait peu, il allait peu dans le village, jamais en dehors du village; il cultivait ou regardait son jardin, donnait des conseils aux maçons. A quoi s'occupait-il exactement? On a conté dans les journaux que, tel le vieux Gladstone, il abattait des arbres; je ne crois pas qu'il les abattit de sa main. Ce travail de force était fait par d'autres. Mais, parmi les arbres tombés, il en choisissait qui ne fussent pas trop gros, pas trop vieux, pas trop durs. Il s'amusait à les scier par petites épaisseurs, les polissait, les vernissait, en faisait des presse-papiers qu'il timbraait d'un W couronné, et qu'il munissait d'un numéro d'ordre.

J'ai tenu entre les mains un de ces menus ouvrages qui porte le numéro 15000. Je ne vous dirai pas sur quel motif je me suis appuyé pour essayer de me le faire donner. Vous souririez : peut-être n'avez-vous pas tous oublié que j'ai été député pendant près de vingt ans. Je ne l'ai pas eu, mais j'ai demandé si réellement l'Empereur avait fait 15,000 presse-papiers. On m'a répondu : Non, mais il a conservé l'habitude de voir grand!

Cet exercice, en tout cas, était innocent et ne risquait pas de compromettre la paix du monde. Peu à peu, le Kaiser s'est accoutumé à recevoir et à rendre des visites. Il aime beaucoup entendre l'éloge de ses fleurs. C'est ainsi qu'un jour il avait invité une famille composée de quatre jeunes filles à venir admirer ses rhododendrons. Il en vint seulement deux, toutes n'ayant pas voulu, par discrétion, envahir la demeure impériale. Il les reçut assez mal : « Où sont vos sœurs? demanda-t-il. — Elles ont eu peur d'être indiscrettes. — Vous leur direz qu'elles se sont montrées peu respectueuses de l'ordre impérial. (*Kaiserliches Befehl!*) » Il parle encore sur ce ton, en Hollande, à Doorn.

Une autre fois, pendant que le propriétaire d'une maison voisine était absent, il est allé avec ses invités, sans en demander l'autorisation à personne, faire, lui, comme s'il était chez lui, le tour du propriétaire. Ce sont des façons désobligeantes. Quand Guillaume II est venu habiter à Doorn, la municipalité, soucieuse des intérêts de la commune, avait d'emblée coté à 5,000 florins sa taxe communale. Il avait estimé la somme un peu forte et avait refusé de payer.

Dans tous les pays du monde, refuser de payer sa part d'impôt, c'est en rejeter le fardeau sur le voisin. Cela ne rend populaire nulle part. En Hollande, cela rend odieux. Ce geste négatif avait créé une situation difficile à l'ex-Kaiser auprès de ses nouveaux concitoyens. Peu à peu, il s'est adouci. On a transigé.

L'Impératrice est morte en 1921, et, l'année suivante, Guillaume s'est remarié. Je ne retiendrai de cet événement de famille que le côté public et international. Le cas psychologique ne nous appartient pas. Je n'examinerai pas si le démon de six heures du soir ne fait pas encore plus de ravages que le démon de midi. Mais on dit la nouvelle princesse active, hardie, ambitieuse. Est-ce que la conduite de l'hôte de Doorn n'en pourrait pas être affectée?

Jusqu'alors, depuis qu'il était en Hollande, l'ex-Empereur n'avait paru s'occuper de rien au point de vue politique, ne rien désirer, et même redouter quelque chose. Il semblait qu'il eût pris son parti de vivre en banni, dans la paix et le confort de ses terres, dans les distractions inoffensives d'une existence campagnarde. Mais l'ardeur à la revanche d'une seconde épouse rêvant du diadème n'allait-elle pas tout changer? Qui sait si elle ne lui dirait pas : profitons des circonstances, saisissons les occasions? Avant qu'elle vint et qu'elle prit la direction au moins domestique, on le disait désintéressé. On assure qu'il donnait des signes de terreurs intermittentes, passant par des alternatives de dépression et d'exaltation. Depuis qu'elle a pris, au lieu d'une impératrice désabusée et malade, la première place à son foyer, elle a pu souffler sur le feu. Le courant des pèlerinages allemands à Doorn s'est ranimé et accéléré. On y a vu des personnages influents. On en compte plusieurs qui y seraient passés. Helfferich lui-même y aurait fait, a-t-on dit, une apparition en juillet 1923, dans le moment même où le Kronprinz commença à combiner sérieusement son évasion de Wieringen.

CONFÉRENCES

CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSORT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La quatorzième conférence sera donnée le VENDREDI 19 MARS, à 5 heures, par le R. P. JANVIER

Sujet : *Le grand remède aux maux présents.*

CARTES : 10 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

IV

Le départ de Wieringen.

La triste Wieringen ne ressemble pas à Doorn. C'est un ciel hyperboréen. Quel exil qu'un exil dans ce coin abandonné! L'endroit même qu'habitait le Kronprinz, le presbytère calviniste d'Oosterland, n'avait rien d'agréable. La vie ne pouvait y être que morose. La seule distraction permise était la motocyclette. Le Kronprinz en usait volontiers; il faisait tout autour de l'île des promenades nécessairement monotones, et, plus tard, pour les plaisirs qu'il se permettait, il fit des escapades sur la terre ferme, sous l'œil bénin du bourgmestre de Wieringen, M. Kolff, dont il avait réussi à assouplir le contrôle en camaraderie.

Il faisait surtout de longues stations dans l'atelier du forgeron Luyt, qui l'avait embauché comme apprenti et lui apprenait à fabriquer des fers à cheval. Chez Luyt, le Kronprinz forgeait des fers, non pour les peuples, suivant la formule révolutionnaire, mais pour les quadrupèdes. J'en possède un, que j'ai payé très cher, — 25 florins, — mais qui les vaut, d'abord parce que, comme les presse-papiers de l'Empereur, il est marqué d'un W, celui-ci non couronné. De plus, il est authentifié par trois attestations : l'une du maître forgeron Luyt, qui certifie que ce fer à cheval a été forgé dans sa forge par le Kronprinz impérial à telle date. Une autre du garde-champêtre plus spécialement chargé de surveiller le Kronprinz et qui s'appela, coïncidence étonnante, Admiraal! L'amiral! C'est ce digne homme qui, tous les matins, assistait à l'arrivée du bateau et dévisageait les voyageurs pour s'assurer qu'il ne s'introduisait pas dans l'île des figures équivoques. Une troisième attestation, celle qui donne au fer à cheval tout son prix, est du Kronprinz lui-même : « Moi, Guillaume, kronprinz allemand et de Prusse, j'ai forgé ce fer dans la forge du maître forgeron Luyt à Wieringen, le ... » Signé : « Wilhelm ». Et sur un beau ruban rouge par lequel le carton est attaché à la courbe du fer, comme un sceau au bas d'une charte, s'étale la cire d'un cachet où le prince héritier, avec son épingle de cravate, a imprimé son chiffre.

Le hasard a voulu qu'il entrât à l'instant où se concluait le marché. Quand il a su que son œuvre était vendue si avantageusement : « La-dessus, s'est-il écrié, il y a 5 florins pour moi. Ce soir, nous irons boire ensemble une bouteille chez Koester! »

Il était « bon garçon » et ses manières rondes ont à la longue, amadoué cette population qui, au premier abord, l'avait reçu sans aménité. En le voyant passer en chandail de grosse laine, boxer avec le fils de l'ancien bourgmestre, vivre de la vie des pêcheurs, distribuer des cigarettes marquées à ses initiales, on s'était accoutumé à sa présence : Wieringen l'avait adopté.

Mais lui, il n'avait point adopté Wieringen. Bien qu'il s'y fût arrangé un train quotidien le moins intolérable possible, la rudesse du climat, l'ennui du séjour étaient tels que l'on comprend qu'il eût la hantise de s'enfuir.

A plusieurs reprises, il avait formé des projets de départ. Le premier l'eût conduit dans l'Amérique du Sud. On lui fit observer que peu d'Etats seraient peut-être disposés à l'accueillir; mais il fondait des espérances sur la République Argentine. Vite, d'ailleurs, et de préférence, il a caressé l'idée de retourner s'établir en Silésie où sa femme, la kronprinzessin Cécile, possédait le domaine de Els, et — les princes de sa famille, surtout le fils de son père, ne sont-ils pas aptes à tout? — de s'y livrer à l'agronomie.

Vers le milieu de 1923, il jurait que l'hiver prochain serait, de toute façon, le dernier qu'il passerait à Wieringen. Coûte que coûte, il était décidé à ne pas s'y morfondre davantage.

Dès juillet, il y eut des indications prémonitoires de sa résolution. La plus visible fut, dans ce mois même, l'achat d'une grande auto que le Kronprinz fit remettre, soit à Haarlem, soit à Alkmaar, sur le continent, mais à proximité de Wieringen. Tout en se disant « dégoûté de la politique », il prépare sa fuite, et commence de plus grandes randonnées. Déjà, un peu avant, à Noël ou au 1^{er} janvier précédent, il a poussé jusque chez le comte Wolf-Metternich, à la frontière limbourgeoise, en reconnaissance, dans les deux sens du mot. Au déclin de l'été 1923, deux bateaux de plaisance allemands, dont l'un (qui n'est pas le yacht impérial) porte le nom fatidique de *Hohenzollern*, viennent rôder autour de Wieringen. L'attention est éveillée. Le gouvernement de La Haye définit la position de l'ex-Kronprinz au regard de la loi néerlandaise. Il n'est pas « interné » à Wieringen, contrairement

à ce qui avait été dit, mais « en domicile assigné », et la nuance consiste en ceci. Tant qu'il veut rester en Hollande, il ne peut résider que là. Il ne peut, à l'intérieur du royaume, s'en écarter sans permission. Mais, s'il lui plaît de quitter le pays, nul n'a le droit de s'y opposer. Sur cette thèse, des discussions s'engagent dans la presse. Le gouvernement hollandais maintient son point de vue. Il n'a, prétend-il, ni à autoriser, ni à refuser. Au fond, il s'accommoderait d'un coup d'audace secondé par une heureuse négligence. Il serait débarrassé d'un hôte indésiré.

En octobre, le bruit se répandit que le Prince avait demandé, — on dit d'abord au gouvernement hollandais, mais plus tard on sut que c'était au gouvernement allemand, — l'autorisation de rentrer en Allemagne. Après lui avoir d'abord répondu que le moment n'était pas encore venu, mais qu'il arriverait certainement, le 24 octobre 1923, M. Stresemann lui donna, en termes formels, l'autorisation de rentrer, et, le 27 octobre, le passeport allemand du Kronprinz fut visé par le Consulat général d'Allemagne à Amsterdam, sur l'invitation de la légation d'Allemagne à La Haye, par conséquent sur l'ordre du gouvernement du Reich.

Quoique les choses se fussent passées avec la plus grande discrétion, il en avait transpiré quelque écho dans le public. Les Puissances alliées furent dûment averties. Elles parurent s'émouvoir. La Conférence des ambassadeurs se réunit à Paris, le lundi 5 novembre, et résolut d'adresser, au gouvernement hollandais, l'invitation amicale de redoubler de surveillance, en lui montrant les inconvénients qu'il pourrait y avoir au départ du Kronprinz.

Mais, naturellement, en ce siècle de publicité, dans le même temps qu'elle prenait cette résolution, elle la communiquait aux journaux, qui la publiaient, en Hollande, le mardi matin, 6 novembre. Il se produisit alors à Wieringen un phénomène qui plongea la population dans un étonnement sans bornes.

Le 6 novembre à midi, le Kronprinz, qui depuis deux jours était alité de la grippe, disait-on, ainsi que son aide de camp von Müldner, se leva subitement. On le vit aller dans Oosterland de maison en maison chez tous ses fournisseurs, et, tirant de sa poche des billets de mille florins, payer ses dettes, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Sur le seuil des boutiques, les gens s'interrogeaient. On se demandait ce que cette nouveauté signifiait. A partir de ce jour, l'évidence était éclatante. Elle se confirma d'heure en heure, et, heure par heure, les gouvernements, avec insistance et redoublement, furent avisés.

Le mercredi 7, la grande automobile fut amenée d'Alkmaar au débarcadère de l'écluse van Ewycksluis, où arrive le bateau-poste de Wieringen. Il faut se rappeler qu'un « putsch » avait été annoncé en Allemagne pour ce jour-là. C'est seulement quand on apprit au presbytère d'Oosterland que le coup avait été remis au surlendemain, que la voiture retourna à vide d'Ewycksluis à son garage. Le jeudi 8, elle revint. Le vendredi 9, la démarche en exécution des instructions de la Conférence des ambassadeurs fut fixée au samedi 10, à 10 heures et demie. Tout le monde le sut.

Or, ce samedi 10 novembre, à 4 heures du matin, en pleine nuit, le bateau-poste qui fait le service de Wieringen à van Ewycksluis partit, emportant le Prince, le major von Müldner et leur inséparable compagnon, le bourgmestre Kolff. Le *Telegraaf* d'Amsterdam, après enquête sur place fit de cette aventure le récit suivant :

Hier soir (vendredi) le batelier Bays, qui commande le bateau postal de Wieringen, a reçu à l'improviste la visite du bourgmestre Kolff. Lorsque celui-ci a vu que le batelier avait des invités, il l'a appelé dehors et lui a dit : « Vous devez mener demain le prince à la terre ferme, à 4 heures et demie. Vous ne pouvez parler de cela à personne, c'est un secret d'Etat. »

En même temps, le personnel du presbytère faisait savoir au chauffeur Veldman, de la maison Bruhl, qui exploite un service d'automobiles à Wieringen, que, le lendemain matin, il devrait conduire la compagnie du kronprinz au bateau.

Le samedi matin, à 4 heures et demie, le prince a pris congé de son personnel en prononçant une petite allocution. Il paraissait très ému. En compagnie de von Müldner, de son secrétaire M. Berg, il s'est rendu à l'embarcadère où il a rencontré le bourgmestre Kolff et le brigadier de police Admiraal. Tous se sont rendus immédiatement dans la cabine du bateau. Pendant la traversée, le prince et le major se sont montrés très nerveux. Avant de quitter le bateau, le prince a remis au batelier un portefeuille marqué d'un W couronné, contenant une certaine somme. Il n'y avait pas d'autres passagers, vu l'heure inhabituelle. Personne non plus ne se trouvait au débarcadère, sauf le chauffeur et le mécanicien du moulin à vapeur d'Ewycksluis. Ceux-ci avaient remarqué peu de temps auparavant deux grandes autos Durkopp, qui s'étaient approchées à grande vitesse, lanternes éteintes. Ils se sont fait la réflexion que ces chauffeurs étaient bien imprudents, mais, après, ils ont compris, en voyant repasser les deux voitures, phares allumés, et, dans l'une d'elles, le kronprinz assis tout droit, les bras croisés sur la poitrine.

Le bruit du départ s'est répandu rapidement dans la région, mais jusqu'ici les détails sont restés très secrets. Un voyageur qui se rendait dans l'île

ayant trouvé dans la cabine une cigarette marquée d'un W couronné, il a demandé au batelier si le prince avait passé l'eau. Mais le batelier a fait semblant de ne rien savoir.

A 9 heures, on a envoyé d'Ewycksluis à une adresse à La Haye, un télégramme disant : « Pierre, Jean et Nicolas sont partis dans deux autos... »

Les représentants des Puissances alliées n'eurent à manifester aucune surprise. Épigolue :

Le kronprinz est arrivé, à la frontière, entre Oldenzaal (hollandais) et Bentheim (allemand), vers 11 h. 45. Il est monté dans une auto allemande qui l'avait attendu toute la matinée... La garde-frontière allemande a déclaré que les papiers du prince étaient en règle. Deux personnages allemands ont salué le prince Guillaume à la frontière.

On ne sait trop par quelles routes passa le Kronprinz. Il fut signalé à Hambourg, à Berlin, à Potsdam. Finalement, on provisoirement, il se retira dans le domaine silésien, à Oels. Pour le moment, il semble qu'il n'y ait eu rien de changé dans ce Reich étrange et amphibie qui n'est ni la République ni l'Empire, et qui est les deux tout ensemble : il n'y eut qu'un Allemand de plus. Mais, dans toute cette histoire, que de W couronnés!

V

Pourquoi ce jour-là, 10 novembre?

Ce n'est pas seulement parce que le 10 novembre 1923 était le cinquième anniversaire de l'entrée du Kaiser en Hollande, la veille du cinquième anniversaire de l'armistice, l'avant-veille de l'anniversaire de sa propre arrivée en territoire néerlandais. Mais, peut-être, en raison d'un fait survenu à la fin de septembre, dont l'authenticité a été affirmée d'un côté, niée de l'autre, et qui semble maintenant bien établi.

Le 27 septembre, était arrivé de Munich un courrier extraordinaire qui s'était rendu tout droit à Wieringen et en était reparti le 28. Le 1^{er} octobre, le Kronprinz passait sur la terre ferme et essayait sa grosse automobile en allant à Blœmendaal et à Zandvoort par Haarlem. C'était une répétition. Il employait le mois d'octobre à obtenir l'autorisation de Stresemann; du 5 au 10 novembre, il montait sa comédie, et le 10 novembre, il la jouait.

Qu'y avait-il là-dessous? Ceci ne peut être qu'une hypothèse, mais elle n'est nullement invraisemblable. Il se peut que le Kronprinz de Prusse ait craint d'être gagné de vitesse par le Kronprinz de Bavière et que, sous cet incident, en apparence superficiel, il y avait en l'antique rivalité, non encore éteinte, de la maison de Wittelsbach et de la maison de Hohenzollern. Il se peut qu'il y ait eu là une réviviscence de ce qui s'était passé en 1871, lors de la formation de l'Empire. La proclamation n'en était pas allée sans difficultés entre la Bavière et la Prusse. De très longues et très âpres négociations avaient occupé les derniers mois de 1870 et les premiers mois de 1871. Bismarck avait dû peser de toutes ses forces sur la Bavière pour l'obliger à accepter l'Empire dans la maison de Hohenzollern. Il lui avait fallu, afin de briser les résistances, expédier en toute hâte le comte Holnstein, qui était parti du quartier général, avait fait le voyage de Versailles à Munich et retour en cinq jours, et qui, ayant trouvé le roi Louis au lit, torturé par une rage de dents (Bismarck l'a raconté tout au long dans ses *Pensées et Souvenirs*) l'avait déterminé, avec beaucoup de peine, à signer une lettre préparée par le chancelier, et dans laquelle la Bavière, adhérant à l'Empire, reconnaissait le roi de Prusse comme empereur allemand. Encore, pour éviter cette subordination, avait-on, à Munich, tout tenté.

En désespoir de cause, les Bavares s'étaient rattachés à l'idée d'un empire alternatif. L'empire allemand n'aurait pas été constitué uniquement dans la maison de Hohenzollern; il aurait alterné entre la maison de Prusse et la maison de Bavière, si bien que, le premier empereur étant Guillaume 1^{er}, roi de Prusse, le second eût été le roi de Bavière, le troisième, le roi de Prusse, le quatrième le roi de Bavière, et ainsi de suite.

Cette idée, qui avait été la suprême défense et le suprême espoir des Wittelsbach, avait pu un peu s'effacer par la suite, mais les circonstances redevenant après 1918 ce qu'elles étaient en 1871, il n'était pas impossible qu'elle eût germé de nouveau.

— On a dit en ces derniers temps que le kronprinz de Bavière et le kronprinz de Prusse s'étaient réconciliés et avaient fait entre eux leurs arrangements. Que ce soit vrai ou non, toujours est-il, si c'est vrai, qu'en ce qui touche la reconstitution possible

d'un empire allemand, ce rapprochement ne serait pas pour l'écartier.

Mais l'Empire allemand ressuscitera-t-il? Personne ne le sait, personne ne sait sûrement rien de ce qui se fait et de ce qui se prépare en Allemagne; personne donc n'en peut rien dire, et moins que personne je m'y risquerai. Le métier de prophète est, en tous pays, un métier douteux.

En tout cas, veillons.

Les Alliés, qui ont laissé déchirer le traité feuille à feuille, qui ont accepté que les coupables de guerre ne leur soient pas livrés, qui ont souffert l'évasion du Kronprinz et n'ont pas sérieusement protesté, accepteront-ils que l'Empire soit relevé? Une vieille maxime politique, qu'il est particulièrement de saison de citer aujourd'hui, dit « qu'un prince sage ne s'en remet pas à la discrétion d'autrui ». Nous aurons là une occasion de plus de voir si nous avons des « princes sages ». Pourvu que nous ne la saisissons pas trop tard et que nous ne la payions pas trop cher!

En attendant, n'ayons pas d'illusion. L'ex-Empereur comme l'ex-Kronprinz, s'en ira quand il lui plaira. Pour que l'aigle vole jusqu'à Berlin, il ne manque peut-être que l'aigle. Mais le proverbe enseigne la résignation. « Faute de grives, on mange des merles ». A défaut d'aigle, on pourrait être tenté de prendre un autre oiseau.

Un Reichstag plein de sollicitude va s'occuper de la situation matérielle des princes de la maison de Hohenzollern. Vous avez pu voir dans les journaux de cette semaine que trois des frères du Kronprinz et son oncle Henri toucheront une pension; les trois frères, 45,000 marks, et le prince Henri de Prusse, comme ancien amiral de la marine allemande, 17,000 marks. Seul le Kronprinz est excepté. Serait-ce que la prétendue République allemande, sous la présidence du feld-maréchal Hindenburg, ne le considérerait pas comme étant mis définitivement à la retraite?

CHARLES BENOIST,
de l'Institut de France.

Le catholicisme en Angleterre (*)

L'Angleterre contemporaine est devenue sceptique.

Les causes abondent de ce phénomène aussi surprenant que rapide. Par exemple : le fait que c'est dans les campagnes que notre capitalisme industriel a recruté les ouvriers — l'ouvrier des villes qui était un vieillard en 1880 était certainement né à la campagne — et que, plus tard seulement, le nombre d'ouvriers nés et éduqués en ville ne cessa de s'accroître. Les effets matérialistes d'un enseignement d'Etat, obligatoire, universalisé et abrutissant ont été une autre de ces causes. On pourrait citer aussi le coup porté au christianisme biblique par les progrès des sciences physiques, etc. Pourtant, je ne saurais adopter une explication aussi simple. M'est avis que ces grandes vagues spirituelles ont leur origine en dehors de l'humanité, et que nous ne saurions la découvrir. Nous sommes pourtant tenus d'en appuyer ou d'en combattre les effets, selon la nature bonne ou mauvaise de ces derniers. Quoi qu'il en soit, tels sont les faits. Tout le monde peut les constater, même à ne regarder les choses que superficiellement. Ceux dont le regard pénètre jusqu'au cœur de la société anglaise, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, les apprécient à leur juste valeur. L'Angleterre ne croit plus à cet agrégat incomplet, mais solide, des anciennes doctrines auxquelles elle croyait il y a peu de temps encore — il y a trente ou quarante ans.

(*) Voir *La revue catholique des idées et des faits*, du 5 mars, 1926.

Malgré tout cela, l'unité de l'âme nationale n'a pas souffert. Bien plus : cette âme est toujours orientée de façon stable et puissante contre la morale catholique, contre les nations catholiques, contre la culture catholique. Moins puissante qu'autrefois, alors que cette animosité s'appuyait sur une base doctrinale, cette orientation est toujours instinctivement présente et, peut-être, est-elle même un peu plus forte qu'avant dans les classes aisées. Celles-ci n'ont-elles pas récemment perdu le sentiment de sécurité, et la puissance des civilisations catholiques du continent n'a-t-elle pas augmenté de façon manifeste ?

C'est en présence d'un tel état de choses qu'on a vu surgir, en Angleterre, le puissant mouvement catholique intellectuel. Il présente un caractère tout à fait nouveau et complètement distinct des vieilles influences qui nous sont antérieures de plus d'une génération. Il affecte toute notre société de façon puissante, bien que lente et indirecte. C'est cette force nouvelle que je vais maintenant décrire; je tâcherai aussi d'en apprécier la portée.

* * *

Comme tout en Europe, c'est en France qu'a commencé le grand mouvement sceptique et anticatholique. Il avait fait, au XVIII^e siècle, la conquête de l'élite intellectuelle du continent. Il avait exercé quelque influence sur la partie cultivée et habituée aux voyages de la classe gouvernante anglaise. Il n'avait affecté en aucune façon la masse du peuple anglais.

Au XIX^e siècle, le scepticisme pénétra la masse de la population continentale à peu près en proportion de son degré de culture. C'est en France que la disparition de la Foi devint particulièrement marquante. Ce qui subsistait, en Allemagne du Nord, de doctrine protestante positive et de Foi disparut rapidement. A un moment donné, il y a une quinzaine d'années, cette pression avait tout l'air de devoir durer indéfiniment. Toute trace de catholicisme semblait vouée à disparaître de notre culture occidentale, exception faite, peut-être, d'une petite poignée d'hommes zélés doués de facultés exceptionnelles.

En conversation, on entendait couramment émettre ce jugement passablement juste : « Voilà le catholicisme relégué à quelques régions agricoles isolées. Il n'a plus avec lui les villes. Et ces régions agricoles, il les perdra aussitôt que celles-ci auront commencé à subir l'influence de l'enseignement primaire. »

Une forte réaction s'opérait pourtant, à la même époque, parmi les classes instruites.

En premier lieu, les affirmations hautaines du matérialisme, basées sur des certitudes supposées dans le domaine des sciences physiques, avaient fait faillite. La fameuse phrase sur « la banqueroute de la science » a exactement exprimé une attitude qui devenait de plus en plus commune sur le continent (en France surtout) selon le degré d'intelligence de l'observateur. Il va sans dire que cette phrase ne signifiait pas que la science n'eût pas fait de découvertes dans le domaine physique. Elle ne signifiait que ceci : la prétention de la science matérialiste à expliquer mécaniquement l'Univers et l'âme humaine elle-même, à rendre la vie humaine plus heureuse a échoué de façon aussi manifeste que sinistre.

Dans les classes supérieures de la société européenne, la réaction en faveur du catholicisme était bien plus profonde que celle qui ne visait que la folie des savants. Tout le problème était examiné à nouveau avec sincérité. On redécouvrait à la fois le passé européen, les immortelles traditions romaines qui nous sont propres en tant qu'Européens, la sainteté de la Foi catholique et — surtout — son aptitude à se suffire à elle-même.

Ce mouvement n'atteignit pas — et n'a pas encore atteint les multiples couches inférieures de la société. L'homme à moitié instruit, celui que nous appelons « provincial » en est toujours

à l'époque où la science était d'une suffisance sans bornes. Il a vaguement l'idée que l'Eglise catholique s'appuie sur l'ignorance. D'autre part, l'instruction a certainement beaucoup contribué à combattre dans les masses l'influence catholique. Mais n'est-il pas inévitable que, venant d'en haut, cette influence pénétrera en fin de compte, les masses ? Supposons qu'un nombre toujours plus élevé de livres soient écrits par des hommes plus ou moins gagnés aux convictions catholiques; supposons que l'ancien matérialisme provoque une lassitude de plus en plus grande; supposons que les adversaires même de la culture catholique en reconnaissent de plus en plus la puissance grandissante : comment le gros de la société ne finirait-il pas par en subir l'influence ?

Tel était l'état de choses sur le continent et en France surtout, lorsque, au cours des dernières trente années du XIX^e siècle, l'Angleterre fut submergée par la vague de scepticisme, qui avait pris naissance dans l'école philosophique française, plus d'un siècle auparavant.

L'Angleterre est très lente à subir les influences venant du dehors.

* * *

J'ai déjà décrit l'effet produit par ce « flot ». J'ai déjà décrit comment, à ce moment, l'Angleterre protestante avait perdu les reliquats dogmatiques de la doctrine chrétienne, reliquats qui se rencontraient encore souvent, il y a une trentaine d'années. La rapidité de ce changement me paraît plus remarquable encore que son caractère radical. Quoiqu'il en soit, c'est aujourd'hui un fait accompli.

Nous avons, en Angleterre, une société qui a perdu complètement la croyance aux choses transcendantes. Même phénomène, même intensité du phénomène, que dans n'importe quel pays du continent d'autrefois. D'autre part, la grande avance des idées catholiques, le retour à ces idées dans les couches intellectuellement supérieures de la civilisation européenne commencèrent à se faire sentir en Angleterre. Ce retour, cette avance prirent des formes tronquées, dénaturées. On tenta de jouir des fruits du catholicisme tout en se refusant à reconnaître l'arbre. On accepta les effets du catholicisme, on se mit même à les chérir, sans en reconnaître la cause. Aujourd'hui, presque tout le monde connaît les effets bizarres de pareil accueil fait au nouveau mouvement catholique. On rencontre des pasteurs protestants portant la barette. Ils prétendent dire la messe et se font appeler « Père » par leurs paroissiens. Dans certaines églises anglicanes, on peut observer le simulacre de manifestations liturgiques de date aussi récente que les « Saluts ». Les détails mêmes de l'ameublement des églises catholiques d'Angleterre sont exactement reproduits dans maintes églises anglicanes. C'est le cas pour la grande majorité de ceux qui ont ressenti en Angleterre la nouvelle influence catholique. A la plupart d'entre eux, on applique le nouveau terme d'« Anglo-catholiques ». N'oublions pas du reste que, en dehors du groupement qui s'est lui-même dénommé ainsi, il existe beaucoup d'âmes éloignées de l'Eglise, mais sympathisant de plus en plus avec son esprit.

Ce processus se développe contre nature, pourrait-on dire, de l'effet à la cause, tel un animal marchant à reculons. L'Anglais qui a beaucoup vu, beaucoup voyagé, l'Anglais intelligent au sens spirituel du mot commence à être dégoûté par les produits de l'anticatholicisme, ce quelque chose d'immoral dans l'architecture, ou les belles-lettres ou la musique, ce quelque chose de vil dans le système industriel qui s'est élevé sur les ruines du Catholicisme. Il sympathise de façon instinctive avec nombre de produits sociaux du catholicisme : avec le mépris des richesses, par exemple; avec cette conception catholique, qui regarde le puritanisme non comme une exagération digne d'être vénérée, mais

comme un mal repoussant qu'il faut combattre et extirper. Cette sympathie générale encore que distante, à l'égard des idées catholiques a très rapidement augmenté, au cours des trente dernières années parmi ce qu'on pourrait appeler les intelligences dirigeantes d'Angleterre. Si grande a été cette rapidité que toute l'attitude des arts et des sciences — de l'histoire surtout — s'est modifiée. L'ancienne histoire anticatholique, qui est toujours l'histoire officielle d'Oxford, de Cambridge et des écoles, l'histoire qu'il faut toujours connaître pour occuper un poste administratif, est réduite aujourd'hui à la défensive.

Cette vieille histoire officielle enseignait que les Anglais sont des Germains; que les nations « latines », c'est-à-dire catholiques sont condamnées à dépérir, que les Irlandais, en particulier, sont de race inférieure; que les Prussiens sont le premier peuple de l'Europe; que les ploutocraties fondées sur la Réforme, notamment notre système aristocratique parlementaire, constituent l'idéal des gouvernements humains — et mille autres choses encore, auxquelles la haine de l'Église catholique servait de lien. Tout cela constitue toujours notre histoire officielle et académique, telle qu'elle est enseignée à Oxford, à Cambridge et dans les écoles, telle qu'elle est requise pour les examens qu'on doit passer dans ces vieilles institutions. Mais intellectuellement, cette histoire-là en est aujourd'hui à la pure défensive.

En philosophie, les choses n'ont pas marché aussi vite. Le chaotique panthéisme allemand, s'il est quelque peu discrédité, n'est pas remplacé. Au contraire de ce qui se voit aujourd'hui dans les universités et dans la vie intellectuelle de la France et de la Belgique, on ne rencontre en Angleterre que peu de laïcs se réclamant de la philosophie scolastique et de saint Thomas. C'est ainsi que l'erreur fondamentale de Kant est toujours celle de l'Anglais instruit « moyen ». Il a peut-être fait de grands progrès dans la compréhension du catholicisme : il n'en regarde toujours pas moins la doctrine scolastique de l'épistémologie comme une superstition propre à « l'homme de la rue ». Il est toujours persuadé que notre esprit ne dépasse pas nos sens et est incapable de juger les choses en elles-mêmes. Pour tout dire, il en est toujours à se vautrer dans les absurdités du subjectivisme.

Il en est autrement si on aborde la question du point de vue politique et surtout social. L'intellectuel anglais « moyen » en arrive à suspecter capitalisme et socialisme et à désirer un partage équitable de la propriété. Il se rapproche de plus en plus du concept catholique de la société : horreur de la soi-disant neutralité religieuse, répugnance instinctive à l'égard de la bureaucratie; la famille envisagée comme la cellule fondamentale de l'État; supériorité des droits de la famille sur ceux de l'État. Du point de vue politique, il a été profondément affecté par les preuves flagrantes accumulées par la grande guerre et ses résultats. Les sympathies prussiennes de l'Angleterre ainsi que son admiration pour la Prusse sont fortes et tenaces; on ne peut nier cependant que la Prusse n'ait perdu la guerre par inintelligence; et cela, bien que tous les avantages eussent été de son côté, bien qu'elle ait disposé des trois quarts du matériel de guerre et de la plus nombreuse et de la mieux équipée des armées d'Europe. Il est tout aussi évident que, dans l'avenir, les Allemands n'accepteront plus l'hégémonie prussienne. L'Allemagne catholique rhéno-danubienne, plus ancienne et plus civilisée, émerge de nouveau. Il y a plus : de nouvelles nations catholiques ont paru. La Pologne est de nouveau une grande et puissante nation européenne, bien que beaucoup d'Anglais ne l'admettent qu'à contre-cœur. L'élévation très rapide de la puissance italienne a, elle aussi, contribué à donner une impulsion au mouvement que j'envisage.

* * *

Outre tout cela, il existe, en Angleterre un tout petit groupe d'écrivains dont les écrits produisent un certain effet. On ne peut dire d'eux qu'ils se sentent attirés par le catholicisme ou qu'ils sympathisent avec lui : en fait, ils sont catholiques, ils exposent avec vigueur le point de vue catholique et ne cessent de passer à l'offensive. Leur influence intellectuelle est hors de toute proportion avec leur force numérique. Depuis peu, ils se sont même fait craindre! A ce point que le propriétaire d'un grand quotidien au moins (cet homme — un « colonial » — est à la tête de ce qu'il y a de pire dans notre presse jaune à grand tirage) a interdit d'imprimer dans aucun de ses organes les noms de certains écrivains catholiques en vue!

Impossible d'évaluer en chiffres l'influence de ce groupement, petit, mais fort actif. Elle se révèle parfois dans quelques conversions frappantes d'un ecclésiastique ou d'un savant éminent. D'autres fois elle se manifeste de façon plus subtile : il devient de plus en plus à la mode d'adopter les termes et les postulats de ces écrivains. C'est ainsi qu'une de mes expressions : « l'État servile » a fait fortune. Ce qui est remarquable, par parenthèse, c'est que, parmi ces écrivains, on ne rencontre pas de « vieux catholiques ». Et, en effet, aux yeux de ces vieilles familles catholiques, il y a dans cette défense active de l'Église catholique quelque chose de déplacé. Elles ont hérité d'une tradition qui veut que les catholiques anglais se tiennent cois et se contentent de remercier de ce qu'on les laisse vivre. Ces idées nouvelles : nations catholiques supérieures à des nations non catholiques; Église catholique influençant l'ensemble des relations sociales et politiques, les incommode!

L'effet d'une telle attitude due en partie à la timidité, en partie à la routine, mais surtout au fait que ces vieilles familles se pénètrent de la morale de la société anticatholique au sein de laquelle elles vivent, était puissant naguère. Aujourd'hui, il décline. Il sera bientôt une quantité négligeable.

En attendant, l'offensive catholique menée avec tant de vigueur par le petit groupe dont je parle, jouit d'un grand avantage inconnu des mouvements analogues du milieu du XIX^e siècle : la confusion règne au delà du front intellectuel presque sans défense qui lui fait face. Le catholicisme n'est aujourd'hui repoussé avec dédain que par les hommes à demi-instruits ou sans instruction du tout, tels que les nombreux admirateurs de *l'Outline of History* de M. Wells. Le catholicisme a devant lui, à son niveau, sur le plan intellectuel de la société, un adversaire qui ne lui dit pas : « Vous n'êtes pas digne d'être écouté ». Non, cet adversaire dit : « Vous m'intéressez. Vous m'avez à demi-persuadé. Mes doutes sont trop profondément enracinés pour que vous puissiez me convaincre pleinement; mais comme, moi-même, je ne suis sûr de rien, votre propre assurance n'est pas sans m'impressionner. »

S'il ne s'agissait que du champ intellectuel seul, on pourrait affirmer sans hésitation que la rapide avance, en Angleterre, des idées catholiques est chose certaine. Je n'en dois pas moins conclure par un vigoureux *caveat* à l'adresse des espoirs exagérés.

La position *intellectuelle* est bien telle que je l'ai décrite; la position *morale*, le facteur *moral*, qui se trouvent derrière la grande masse de la société anglaise, sont aussi anticatholique que jamais. La nation croit instinctivement sentir que l'Église catholique est opposée à ses traditions, à son passé, au caractère dont elle a hérité. La nation est persuadée que la grandeur du passé anglais est directement liée à la persécution dont la religion catholique fut l'objet en Grande-Bretagne. Les périls de l'heure présente, le malheureux contraste existant entre notre situation actuelle et ce passé de sécurité et de prospérité, rendent un tel sentiment plus intense encore. Ils donnent un regain de vigueur à la résolution de conserver de l'ancien esprit anticatholique tout ce qui peut l'être. Cette détermination se manifeste de toutes sortes de

manières : antipathie à l'égard de la puissante Italie nouvelle; de la Pologne ressuscitée; sympathie envers tout ce qu'il y a en France d'anticatholique. Pour ma part, j'estime, en les balançant, que la force de cette résistance morale est de beaucoup plus importante que les avantages intellectuels possédés par les catholiques. Et je ne crois guère en la probabilité — je n'ai pas dit « possibilité » — de progrès sérieux, en Angleterre, d'un catholicisme réel, pratiquant et discipliné. Mais je pense ceci : inévitablement par ce qui se passe à l'étranger — notre atmosphère intellectuelle britannique va de plus en plus s'imbibber des influences catholiques. Peut-être en verra-t-on les effets d'ici trente ans, à la suite de je ne sais quelles révolutions dans le domaine de la richesse et dans celui du pouvoir politique. Mais qu'un tel effet soit immédiat, voilà ce dont je doute fort.

HILAIRE BELLOC.

Le Cardinal Mercier⁽¹⁾

C'est avec une indicible émotion que nous avons appris la mort de notre illustre et vénéré confrère, S. Em. le cardinal Mercier. Elle retentira douloureusement dans les cœurs français.

Depuis quelques jours, nous suivions avec angoisse les péripéties de sa maladie. Et alors que l'espérance nous semblait permise, il est arraché à notre admiration et à notre reconnaissance.

Quels souvenirs tragiques et grandioses nous étreignent en ce jour de deuil! C'est la neutralité de la Belgique violée, c'est l'horreur de l'invasion; c'est la dévastation, les ruines et les larmes de tout un peuple. Et pour nous, quels contre-coups, quelles menaces, et quelles suites terribles. Pour s'être érigée en héroïque défenseur du droit, la Belgique, libre et prospère, va subir pendant quatre dures années le joug de l'envahisseur. Liège, Ypres, Louvain, Malines, Aerschot, Dinant, Namur, ces noms glorieux sont inscrits en traits de flamme dans notre mémoire.

Dès le premier jour, à côté des incomparables souverains de la Belgique, le roi Albert et la reine Elisabeth, la grande figure du cardinal Mercier se dresse comme la conscience même de son peuple. A tous, il indique le devoir et il inspire la force. Il oppose à l'agresseur un visage, fermé, impassible. Pas d'inutiles violences de langage, mais la parole assurée de celui qui, sûr du triomphe du droit, voit au loin la justice vengeresse dresser son glaive réparateur. Sa foi patriotique s'appuie sur sa foi chrétienne. Même dans les pires moments, jamais son cœur ne faiblit ni ne vacille. Par cette dignité, cette sérénité, par l'autorité rayonnante de ses vertus, il ranime autour de lui les courages, il redresse les âmes. En même temps, il fait pénétrer dans l'esprit des maîtres étrangers le doute, l'inquiétude sourde, la crainte. Il est la force morale dirigeante, il est l'âme de sa patrie. C'est en vain qu'on essaierait de l'intimider. C'est lui qui, par sa dignité calme et majestueuse, déconcerte l'ennemi. Outre de douleur, il répond non par des plaintes, mais par des paroles de droit, de justice et de certitude de la victoire finale. Cette autorité, l'auguste prélat la tient sans doute de son caractère sacré, de ses vertus évangéliques, de la charité zélée et ardente, mais il la tient plus encore peut-être de ses vertus civiques. Oui, comme son compatriote le bourgmestre Adolphe Max, il fut un grand citoyen, et, si l'Église le pleure, le deuil de la Belgique est un deuil filial, auquel se joint d'un cœur fraternel la France, dont il partagea les douleurs, dont il soutint la foi par son admirable exemple. Le cardinal Mercier n'est pas seulement un des héros de l'histoire de la Belgique. Il est un des plus nobles cœurs qui aient honoré l'humanité.

C'est le 21 novembre 1851 qu'il naquit à Braine-l'Alleud. Son enfance et sa jeunesse studieuse s'écoulèrent dans l'antique cité de Malines, dont il va devenir la gloire. D'abord élève du collège épiscopal de Saint-Rombaud, il entre au Petit-puis au Grand-Sémi-

naire. Dès lors, il s'appliqua avec une curiosité fervente à la philosophie et à la scolastique, et son esprit ardent s'attacha passionnément à la doctrine de St-Thomas.

Ayant terminé ses études à l'Université de Louvain, l'abbé Mercier revient à Malines en 1877 en qualité de professeur de philosophie au petit séminaire; nommé en même temps sous-préfet au Collège du Pape, il cumule ainsi la direction des jeunes séminaristes et les charges du professorat.

En l'année 1879, l'Encyclique *aeterni patris* de Léon XIII avait ordonné la restauration de la philosophie thomiste dans l'enseignement catholique. Peu après, le pape invitait le cardinal Deschamps, archevêque de Malines à instituer à l'Université de Louvain une chaire de philosophie thomiste.

En 1882, Mgr Mercier est nommé professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain; en 1889, il devient président de l'Institut supérieur de philosophie et du séminaire de Léon XIII de la même université. En 1906, il est élu et nommé archevêque de Malines. En 1907, il est créé cardinal-prêtre du titre de Saint-Pierre es-Liens.

Ses ouvrages sont nombreux : outre un cours de philosophie en quatre volumes qui a été traduit en cinq langues, il a publié le déterminisme mécanique et le libre arbitre, la pensée et la loi de la conservation de l'énergie, la définition philosophique de la vie, la psychologie expérimentale et la philosophie spiritualiste. Les origines de la psychologie contemporaine, le modernisme, une foule d'études dans la *Revue néo-scholastique*, fondée et dirigée par lui.

Si féconde et si brillante qu'ait été jusque-là, du point de vue religieux et scientifique, la carrière du Cardinal, c'est dans les années de la grande guerre qu'elle se développe dans toute son ampleur et qu'elle atteint son apogée. Désormais, il occupe dans l'histoire le rang réservé aux plus illustres serviteurs de l'État, aux conducteurs des peuples.

Dès les premiers mois de l'invasion, il apparaît comme celui qui, armé de sa seule droiture a fait mettre la force à genoux ». L'année 1914 n'était pas achevée qu'il écrivait au Gouverneur général allemand : « Vous représentez chez nous une Nation usurpatrice et ennemie, en face de laquelle nous affirmons notre droit à notre indépendance et au respect de notre neutralité. »

Dans sa fameuse lettre pastorale datée du Noël 1914 et publiée sous le titre « Patriotisme et endurance », le Cardinal déclarait que dans le cœur de chaque Belge règne « un sentiment plus profond que l'intérêt personnel, que les liens du sang et la poussée des partis, c'est le besoin et, par suite, la volonté de se dévouer à l'intérêt général, à ce que Rome appelait la « chose publique » *res publica*; ce sentiment c'est le Patriotisme ».

A peine parue, cette lettre se répandit dans toute la Belgique avec une rapidité qui tenait du miracle. La réponse ne se fit pas attendre; le 2 janvier 1915, trois envoyés du gouverneur von Bissing se présentaient à l'archevêché pour demander des explications. Le Cardinal leur répondit : « J'ai parlé à mes fidèles diocésains le langage d'un père qui a confiance dans ses fils. Vous m'interrogez sur mes relations avec mon Roi et avec le Roi d'Angleterre; vous désirez savoir pourquoi j'ai invité mes diocésains à faire de la journée du 3 janvier, conformément au vœu exprimé par le roi d'Angleterre, une journée d'exercices pieux. En vérité, cet interrogatoire me surprend. Les actes de la vie privée échappent, si je ne me trompe, au contrôle de tous les gouvernements. Vous reconnaissez-vous le droit de pénétrer dans le domaine de mes relations avec mon Souverain ou avec des souverains étrangers. »

Le 14 avril 1915, le Cardinal recevait la visite de Mgr Mittendorff, aumônier catholique en chef des armées allemandes de l'Ouest. Celui-ci lui donne lecture d'une nouvelle lettre du gouverneur général. Le Cardinal met fin à l'entretien en répliquant à l'évêque : « Vous autres, Allemands, après plusieurs mois d'occupation, vous n'êtes pas encore parvenus à comprendre les Belges. Chez vous, un général commande et tous les cerveaux obéissent mécaniquement. Ici, le bon sens, le souci d'intérêts supérieurs interprètent les ordres et dictent les attitudes. »

Et le duel se poursuit entre le prélat, inébranlable dans sa fière attitude, et le gouverneur qui s'irrite et s'emporte.

Le 26 avril 1916, le Cardinal écrivait à ce dernier : « Votre Excellence croit les Belges crédules; combien elle se trompe! Notre petit peuple belge est admirable de sang-froid et de ferme bon sens. Habitué à penser par lui-même, il se défie des opinions qu'on veut lui imposer sans discussion. Voilà vingt mois que, ni les nouvelles alarmantes, ni la douleur des séparations, ni l'angoisse du lendemain, ni les procédés d'intimidation ne lui sont épargnés; cepen-

(1) Discours prononcé à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

dant, comment Votre Excellence n'est-elle pas frappée de l'indomptable confiance qu'il garde dans l'avenir? »

« Nonobstant les souvenirs sinistres qui flottent dans notre atmosphère, malgré les vexations, les réglementations à outrance, les réquisitions et les perquisitions, les condamnations aux amendes, à la prison, à la déportation, à la mort, qui tombent dru sur lui comme la grêle, il se contient, ce beau petit peuple de Belgique; il ne courbe pas la tête, et ne baisse les yeux devant personne, mais il n'a pas encore commis un seul acte révolutionnaire. Son seul crime est de ne pas vouloir mourir. Et notre seul crime à nous, administrations publiques, magistratures, clergé, épiscopat, c'est de nous obstiner à penser et à dire : Peuple belge, dans l'union indissoluble de tes deux races, flamande et wallonne, tu ne veux pas mourir! »

Quelle leçon de grandeur d'âme dans cette maîtrise de soi, dans cette fierté inflexible devant un ennemi arrogant et capable de tout! Ces paroles courageuses ravivaient le sentiment national exaltant la volonté de tenir et de vaincre.

Le 21 juillet 1916, un arrêté de von Bissing défend, sous les peines les plus sévères, la célébration de la fête nationale. Du haut de la chaire de Sainte-Gudule, comme pour donner à ses paroles plus de solennité et y ajouter une gravité sacrée, le cardinal Mercier s'adresse à ses ouailles, à la Belgique, à la Chrétienté tout entière. Son accent se fait prophétique : « Nous devons ici nous réunir pour fêter le quatre-vingt-cinquième anniversaire de notre indépendance nationale.

» Dans quatorze ans, à pareil jour, nos cathédrales restaurées et nos églises rebâties seront toutes larges ouvertes; la foule s'y précipitera; notre roi Albert, debout sur son trône, inclinera, mais d'un geste libre, devant la Majesté du Roi des Rois, son front indompté; la Reine, les Princes royaux l'entoureront; nous réentendrons les envolées joyeuses de nos cloches, et, dans le pays entier, sous les voûtes des temples, les Belges, la main dans la main, renouvelleront leurs serments à Dieu, à leur souverain, à leurs libertés, tandis que les évêques et les prêtres, interprètes de l'âme de la nation, entonneront dans un élan de reconnaissance joyeux, un triomphal *Te Deum*. Aujourd'hui, l'hymne de la joie expire sur nos lèvres...

» La date prochaine du premier centenaire de notre indépendance doit nous trouver plus forts, plus intrépides, plus unis que jamais. Préparons-nous y dans le travail, dans la patience, dans la fraternité. Lorsque, en 1930, nous rémémorerons les années sombres 1914-1916, elles nous apparaîtront les plus lumineuses, les plus majestueuses, et, à la condition que nous sachions dès aujourd'hui le vouloir, les plus heureuses et les plus fécondes de notre histoire nationale. *Per crucem ad lucem*. Du sacrifice jaillit la lumière. »

La réponse à ses paroles qui égalent en beauté et en grandeur celles de héros de l'antiquité, fut telle qu'on pouvait l'attendre d'un von Bissing; la ville de Bruxelles se vit infliger une amende d'un million de marks.

Le cardinal Mercier qui eut la joie profonde de voir fuir l'ennemi et renâtrer sa patrie manquera au rendez-vous triomphal que son patriotisme clairvoyant assignait à tous les siens. Mais il sera vivant dans l'admiration et la gratitude unanime des Belges et des Français.

Au cours même de la lutte gigantesque qui avait uni fraternellement nos deux patries, votre Compagnie a tenu à donner à l'illustre prélat un éclatant témoignage de respect et d'affection. Dès 1917, vous lui décerniez le prix Audiffred destiné à récompenser les plus beaux et les plus grands dévouements. Un an plus tard, vous l'appeliez comme membre associé à prendre place parmi vous.

Aujourd'hui, c'est avec une douleur profonde que nous voyons disparaître un des plus illustres témoins de la grande guerre. Déjà celle-ci s'enfonçait dans le recul du passé. Déjà en face de l'histoire véridique, on cherche à accrédirer de mensongères légendes sur la prétendue innocence de ceux qui déterminèrent le cataclysme. Des générations nouvelles naissent et grandissent. Il ne faut pas qu'elles ignorent ni qu'elles oublient. Elles n'entendront pas la voix de celui qui, pendant plus de quatre ans, proclama la vérité, la justice, le droit, et qui plus que personne représenta les forces patriotiques. Nous qui avons connu cet homme, nous qui avons vibré aux accents de son éloquence, demeurons les gardiens fidèles d'une mémoire qui doit être impérissable. Ne nous laissons pas d'enseigner la vérité à la jeunesse. Rappelons-lui les paroles que nous adressait le Cardinal le jour de son installation parmi nous : « Avez-vous rien vu de pareil à ce soulevement unanime des peuples qui viennent offrir leur or, le travail de leurs bras, le sang

de leurs fils, mêlé aux larmes des épouses et des mères, pour faire triompher dans le monde, au-dessus des intérêts qui passent, le respect de la parole donnée, la justice, l'honnêteté? »

Ayons les yeux fixés, l'esprit tendu vers la tâche glorieuse que le cardinal Mercier nous assignait : « De ce peuple d'élite », nous disait-il le même jour, « qu'est la France, vous formez une élite intellectuelle : il attend de vous, pour une large part, sa haute direction morale et politique. Les cinq académies fraternellement unies dans l'Institut de France, vont reprendre avec une vigueur trempée dans l'épreuve leur œuvre de reconstruction. »

Nul témoignage de confiance ne pouvait nous être plus précieux. Personne ne pouvait, avec plus d'autorité, rappeler à l'Institut de France l'influence qu'il doit exercer sur la nation, et les directions qu'il est appelé à imprimer à l'opinion publique. Souvenons-nous des leçons de notre grand confrère.

L'Académie des Sciences morales et politiques, l'Institut de France, la France entière, s'associent au deuil de nos alliés, et leur envoient à cette heure funèbre, l'assurance d'une ardente sympathie.

Je propose de lever la séance en signe de deuil.

Raphaël Georges LEVY,
Président de l'Académie des Sciences
MORALES ET POLITIQUES
Président de l'Institut de France.

Angellier

Auguste Angellier, qui occupa la chaire de littérature anglaise à la Faculté des Lettres de Lille et dont la statue va se dresser sur cette terre de Flandre, berceau d'Albert Samain, apparaît dans la poésie comme un phénomène. Si beaucoup de poètes meurent jeunes de celui-ci l'on pourrait presque dire qu'il naquit vieux. Il eut, en effet, cette originalité peut-être unique de débiter quand il frisait déjà la cinquantaine, et par un poème d'amour tout frais éclos : *A l'Amie perdue*.

Jusqu'en 1896, et si l'on néglige comme lui-même les vers dispersés dans les gazettes et les revues locales et qu'il ne jugea point à propos de recueillir depuis, il ne s'était révélé dans les lettres qu'en prose, comme critique. Son œuvre maîtresse était une monumentale *Etude sur la Vie et les Œuvres de Robert Burns*, dont la documentation émerveilla les compatriotes du chanteur écossais et qui rendit familier aux lettrés d'outre-Manche le nom d'Auguste Angellier. Ce livre aida plus tard la renommée du poète à franchir, à son tour, le détroit. N'est-il pas surprenant que, de tous les écrivains français d'aujourd'hui, un seul ait trouvé place parmi les classiques édités par les soins de l'Université d'Oxford, et que ce soit précisément un solitaire, ennemi de la réclame, et dont le fier, âpre et robuste talent demeure presque ignoré de la foule, dans sa patrie?

A l'Amie perdue est un poème d'amour en sonnets : on en compte près de deux cents, dont une lecture assidue, en dépit de l'ingéniosité que déploie le poète à varier ses jeux souples de rimes, ne va pas toujours sans monotonie. Il ne s'agit pas simplement, ici, d'une suite de sonnets dédiés à leur commune inspiratrice, Olive, Hélène ou Francine, mais qui ne développent aucune action psychologique, aucune tragédie amoureuse, comme nous en ont laissés les gracieux et galants rimeurs de la Pléiade; et nous sommes très loin aussi de l'épicurisme mélancolique ou guilleret qui s'étale dans la plupart de leurs célèbres « Amours », où la sensualité parle plus haut que la tendresse et le caprice plutôt que la passion.

Les sonnets d'Auguste Angellier s'enchaînent avec moins de rigueur sans doute et de continuité que les chapitres d'un roman,

mais assez pour former un véritable poème qui déroule à notre imagination les multiples péripéties, violences, douceurs, ivresses et tourments, d'un drame sentimental, depuis la rencontre première, l'aveu premier et le premier baiser, jusqu'au suprême arrachement et à l'inconsolable deuil.

C'est l'histoire du rêve impossible, coupable et pourtant généreux, éclos dans deux âmes ardentes et solitaires qu'un inflexible devoir interdit l'une à l'autre et qui, se reconnaissant trop tard, s'insurgent dans une étreinte éperdue contre leur destin. Et l'idylle inquiète de cache loin des hommes en quelque asile rustique, au bord de l'océan, au pied des montagnes, et se prolonge toujours menacée, jusqu'à l'heure où, sans rien se reprendre du don pour jamais échangé d'elles-mêmes, immolant à la loi qui les sépare un bonheur défendu, mais saignant toutes leurs larmes, elles se résignent à l'adieu.

La maturité ferme et grave de la pensée, la vigueur du verbe, l'ampleur de la vision, l'abondance lyrique frappent à chaque page, dans *l'Amie perdue*. Mais ce qui saisit plus encore, c'est de ces hymnes et de ces thèmes la singulière profondeur d'accent, et leur frémissement pathétique : on sent qu'une âme de qualité rare s'exprime là tout entière. L'amour est plus vivace qui s'enracine au cœur des forts ; la douleur est plus poignante qui triomphe d'un stoïcien. Or, peu de poètes se révèlent plus virils, plus énergiques et plus fiers qu'Auguste Angellier ; on n'en trouve guère, depuis Vigny, qui se soient imprégnés à ce point et nourris de stoïcisme. Que, sous la caresse des yeux élus — souvenez-vous de l'admirable séquence qui les immortalise ! — une âme ainsi trempée, en qui la solitude accumula de magnifiques trésors de passion, et plus avide encore de sacrifice que de conquête, s'émeuve tout à coup dans ses profondeurs et s'exalte et se livre, les cris qui jailliront se son ivresse ou de son désespoir ne peuvent manquer de retentir en nous puissamment.

C'est à bon droit que plusieurs sonnets de *l'Amie perdue* sont célèbres ; d'autres, qui propagent dans les cœurs un douloureux frisson, mériteraient de le devenir. Je n'en transcris qu'un, avec le regret de n'en pouvoir citer davantage. Il est pris dans la partie du poème qui s'intitule *Le Deuil* et qui suit *Le Sacrifice* :

« Où es-tu ? » disait-elle, errant sur un rivage
Où les saules trempaient leurs feuillages tremblants ;
Et des larmes d'argent coulaient dans ses doigts blancs.
Quand elle s'arrêtait, les mains sur son visage.

Et lui, errant aussi sur un sable sauvage
Où des joncs exhalaient de longs soupirs dolents,
Sous la mort du soleil, au bord des flots sanglants,
S'écriait : « Où es-tu ? », tordant ses mains de rage.

Les échos qui portaient leurs appels douloureux
Se rencontraient en l'air, et les mêlaient entre eux
En une plainte unique à la fois grave et tendre.

Mais eux, que séparait un seul pli de terrain,
Plus désespérément se cherchèrent en vain,
Sans jamais s'entrevoir et sans jamais s'entendre.

Depuis *l'Amie perdue*, Auguste Angellier avait publié, sans plus de succès auprès du public, un recueil de pièces très diverses de sujets et de rythmes : *le Chemins des Saisons*, et, de 1905 à 1909, sous le titre général : *Dans la Lumière antique*, deux livres de dialogues et deux d'épisodes.

Un de ses *Dialogues civils* agite la question très actuelle du pacifisme. Le guerrier remarquablement loquace, qui vante les vertus de la guerre, s'interrompt un moment pour demander avec courtoisie au vieillard humanitaire qui l'écoute, si son propos déjà long ne lui est pas fatigant. Sans doute, il n'excède point la patience

d'un interlocuteur qui se promet *in petto*, tout en prêtant l'oreille, une réplique à son tour intarissable. Mais l'épreuve est plus dure pour le lecteur, Songez que chacun de ces dialogues accouple autant d'alexandrins qu'une tragédie classique, et qu'une discussion serrée les remplit presque en entier. « Je ne sache pas, dit M. Emile Legouis, dans sa belle introduction aux *Pages choisies*, éditées à Oxford, qu'il ait été fait ailleurs une aussi puissante tentative pour transmuier l'argumentation en poésie. » Soit, et l'on ne saurait nier la vigueur ni l'éclat de la « logique passionnée » qui est, selon M. Legouis, le caractère distinctif des dialogues où les intermèdes lyriques sont rares. Mais, la tentative a-t-elle réussi ? On en peut douter.

C'est en vain que, par un artifice devenu familier depuis la naissance de l'humanisme, et soucieux de nous présenter des problèmes d'à-présent et de toujours sous l'aspect de l'éternité, le dialogiste évoque ses personnages dans un décor antique, sous le ciel d'Hellas ou de Rome ; une poésie qui raisonne, objecte, réfute et prouve, demeure malaisément de la poésie. Elle sent la chaire, la prétoire et la tribune. C'est affaire à la prose de convaincre ; le poème rêve et chante : il ne doit pas disputer. Les dialogues d'Angellier argumentent trop et trop longuement pour ne pas, en dépit de maintes beautés de détail et d'instant lyriques exquis, et d'une pensée toujours ardente et fière, et d'une langue souvent superbe, distiller quelque ennui.

Il leur faut, à mon humble avis, préférer les deux recueils des *Episodes*. Si l'on n'y retrouve pas l'intense émotion dont frémissent les sonnets à *l'Amie perdue*, les récits et les tableaux du *Livre Géorgique*, du *Livre Marin*, du *Livre d'Apollon* comptent parmi les meilleurs morceaux qu'aient inspirés à nos contemporains l'hellénisme ressuscité et l'exemple d'André Chénier. Le *Livre d'Apollon* proclame la noble idée que se formait Angellier de la fonction du poète. Le *Livre des Sagesse*s nous confesse la philosophie hautaine et sombre du stoïcien : une acceptation triste, mais intrépide, de la vie ; un pessimisme énergique qui ne renonce pas à l'action et qui, sûr de la défaite, fait face au destin et refuse de rendre les armes. Rien de plus éloquent, à cet égard, que le bref poème *Contre l'Ours*.

« Quel chant vaut la douceur de la vie oubliée ? » s'écrie, dans la nuit, le chanteur dont la voix ne réveille pas les hommes. Et ailleurs :

Arrache de ton cœur l'herbe de l'espérance ;
puis, quand l'heure aura sonné pour toi des ténèbres définitives :
Entre résolument dans les flots de la Mort !

Ces vers résument bien, semble-t-il, le stoïcisme d'Angellier. Une espérance, pourtant, éclaira les derniers jours de ce généreux esprit. « M. Angellier, écrit M. Ernest Dimnet, est mort chrétiennement, après des mois de souffrances héroïquement supportées. Il avait cru vivre en libre penseur, mais mille signes dénonçaient en lui une âme naturellement religieuse et dont le *credo* s'enrichissait d'année en année. Le stoïcisme dont il avait vécu n'attendait qu'une occasion de s'attendrir en un catholicisme dont ses amis chrétiens étaient fiers d'avance. »

Comme les maîtres qu'il aimait, il nous laisse « des pensées qui n'ont point de saison » et qui feront vivre sa mémoire.

Maurice DULLAERT.

De nombreuses quittances nous sont revenues avec la mention « absent ». Nous prions nos abonnés de nous épargner de nouveaux frais et de nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

Pour continuer à servir la revue à 25 francs, nous faisons des sacrifices financiers qui nous autorisent à demander à nos lecteurs de ne pas nous en imposer d'inutiles.

Le service de la revue sera supprimé aux abonnés qui tarderont à se mettre en règle avec notre administration.

Contre l'ours

Regarde le danger, d'où qu'il te vienne, en face!
Quand l'ours est devant toi, ne cherche pas sa trace!
Lance ton javélot, si tu l'as avec toi!
Si tu l'as, par malheur, oublié sous ton toit,
Tire ton coutelas, et que ta main soit sûre!
Et si ton coutelas n'est pas à ta ceinture,

Ne perds pas cœur : avant qu'il puisse t'approcher,
Fracasse-lui les dents d'un morceau de rocher!
Si tu n'en trouves pas, ramasse la poussière,
Jette-la des deux mains, aveugle sa colère;
Peut-être un seul instant doit te sauver encor!
Et si, n'ayant plus rien que l'inégal effort
De tes bras désarmés contre sa lourde étreinte,
Tu te sens pris par lui, surmonte encor la crainte;
Défends-toi! Défends-toi, tant que ton cœur battra,
Et crève lui les yeux, quand il t'étouffera!

AUGUSTE ANGELLIER.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La Pédagogie du Cardinal Mercier

Le cardinal Mercier fut un grand éducateur, il pratiqua cet art des arts au séminaire de Malines en sa qualité de directeur spirituel, au Séminaire Léon XIII, durant ses années de présidence. Il ne cessa, sur le siège de Malines, de se préoccuper de ce problème vital, il l'a traité en docteur, en maître, dans une foule de causeries, allocutions, conférences, entretiens avec les inspecteurs et directeurs diocésains, il a tracé, dans ses lettres sur ce sujet, un véritable directoire à l'usage des professeurs, il fut un passionné de pédagogie, il avait même conçu le projet d'écrire un traité spécial de psychologie à l'usage des instituteurs et des élèves normalistes, et n'en fut empêché que par ses absorbantes occupations.

Dans le *Revue belge de Pédagogie*, le C. F. Maximin, l'éminent directeur de l'École de Carlsbourg, vient de consacrer une étude approfondie à cette branche de l'activité du Cardinal et nul ne pouvait le faire avec plus de compétence et d'autorité.

En analysant ses écrits pédagogiques pour en dégager son idéal d'éducation, l'auteur des pages que nous signalons n'a pas seulement remis en lumière des principes et des méthodes qu'il est toujours utile de rappeler et d'inculquer, il a, sans y prétendre, mieux éclairé la physionomie morale du cardinal Mercier. L'homme se retrouve, en effet, dans l'éducateur, qui forme les autres à son image. Sans doute, un maître peut être inconséquent avec lui-même et dicter à ses disciples des lois qu'il transgressera lui-même, mais ici, on est en présence du plus loyal et du plus sincère des hommes qui n'enseignait rien qu'il ne pratiquât lui-même.

Il faut donc savoir gré au C. F. Maximin de cette étude si attachante qui renferme implicitement un vivant portrait de cette nature harmonieuse, de cette âme si merveilleusement ordonnée et disciplinée.

Je ne puis donner ici, par l'esquisse suivante, qu'une idée imparfaite de cette grosse vingtaine de pages; je m'efforcerai de souligner l'essentiel, les traits particulièrement révélateurs, par reflets, de cette haute personnalité.

* * *

Le cardinal Mercier fut un grand éducateur, tout d'abord parce qu'il reçut lui-même une excellente éducation; il fut, si j'ose dire, un puissant « élévateur » d'âmes parce qu'il fut lui-même parfaitement élevé.

Il y a un immense intérêt à savoir comment il est devenu un grand homme qui s'est imposé à l'admiration universelle. Les esprits étroits ont vite fait d'expliquer son rayonnement mondial, cette prodigieuse renommée d'un prêtre belge, dont ce petit détail permet de mesurer l'étendue : *L'Argus de la presse* a pu fournir à un neveu, désireux de recueillir cette documentation, 6,000 articles nécrologiques et ces envois sont incomplets. Pour quelques petits esprits, borgnes et chassieux, c'est tout bonnement

l'effet des circonstances qui ont ramassé l'homme et l'ont haussé jusqu'à ces cimes. Les circonstances ne font pas les hommes, elles les révèlent. Le Cardinal s'était dressé lui-même à la hauteur des devoirs difficiles, des situations exceptionnelles et, à l'heure marquée par la Providence, il était prêt à affronter le duel gigantesque de l'intelligence avec la force, il était prêt pour les consignes héroïques.

Tous les principes d'éducation qu'il a développés plus tard ont présidé à sa propre formation, et pour être si bon pédagogue, il lui a suffi presque de se rappeler ses parents et ses maîtres.

Parmi les innombrables discours qui roulent sur ce sujet et que l'on trouvera dans ce précieux arsenal des *Lettres pastorales*, le C. F. Maximin n'a pas manqué de citer la conférence faite à Vienne, le 4 décembre 1912, au Congrès du « *Katolischen Lehrerbund für Oesterreich* », dans laquelle le Cardinal a exposé les principes d'éducation chrétienne. « L'éducation, disait-il, doit avant tout éduquer la volonté, former des caractères, édifier la personnalité humaine.

» Qu'est-ce à dire, éduquer la volonté? C'est apprendre à la volonté à vouloir, comme on apprend aux membres à marcher, à nager, à parler ou à écrire. Car la volonté est une faculté souple, susceptible de direction et de renforcement progressif. Dites donc au jeune homme qu'il est moralement faible, mais qu'il est libre, capable de devenir de plus en plus libre, c'est-à-dire, plus maître de ses actes, et, par voie de conséquence, de son avenir. Apprenez-lui que la vertu est le renforcement de nos pouvoirs naturels d'action, l'accroissement de notre pouvoir de résistance au mal. Apprenez-lui que l'exercice fait gravir par degrés à la volonté l'échelle de la valeur morale, comme l'inspiration dilate les poumons; décidez-le à monter le premier échelon, exigez de lui le premier acte de sacrifice, le premier service de charité, faites-lui gravir le degré supérieur, qu'il monte, qu'il monte encore et, afin de l'y aider, montez vous-même moralement avec lui, et alors vous aurez noblement accompli votre tâche d'éducateur ».

N'est-ce pas là tout Désiré-Joseph Mercier, professeur d'énergie morale, dresseur de volontés, excitateur de vertus, entraîneur d'âmes, non pas abrupt et âpre, mais habile psychologue qui gradue l'effort, qui donne confiance à la faiblesse, qui l'appelle et la charme, qui lui fait essayer son premier pas, qui connaît l'art d'apprendre à vouloir, qui arrache enfin à son disciple les sacrifices suprêmes, non pas au moyen de sentences pompeuses et de vibrantes exhortations, mais par la plus décisive éloquence, par l'exemple personnel. Toute sa vie est là, dans cette formule de virilité et de noblesse « faites monter, montez vous-mêmes », elle tiendrait en un mot « *Sursum!* »

Il avait le droit, lui, de prêcher la mortification des instincts inférieurs, l'immolation de l'égoïsme, la subordination du petit moi vaniteux et sensuel par la vigoureuse discipline de la volonté. Il avait le droit de demander l'abstinence du tabac, des spiritueux, des mille petites satisfactions qui amollissent, qui énervent, qui émoussent le vouloir. Il avait le droit de donner ce mot d'ordre aux éducateurs; faites donc des hommes qui se suffisent, trempés pour toutes les luttes, capables de tenir tête à tous les coups de la fortune. Avant tout, dressez un homme, *vir*. Le primat de la volonté fut sa règle fondamentale de pédagogie, comme sa vie en fut,

dès l'enfance jusqu'à son dernier souffle, l'affirmation constante et énergique.

* * *

Toutes les voix en toutes langues ont célébré la grandeur morale de Mgr Mercier, et le puissant orateur de Notre-Dame, Mgr Baudrillart, a pu, sans peine, avec sa magnifique éloquence, ramener à cette pensée son éloge funèbre. Il dépassa de sa haute stature le niveau de ses contemporains, il fut grand, parce qu'il fut « un caractère », l'homme qui ne fléchit pas, ni devant la violence, ni devant l'opinion, l'homme qui concentre ses énergies sur son idéal et reste impassible, comme l'a chanté Horace, sous les ruines d'un monde.

On conçoit bien qu'il ait fait de la culture du vouloir le pivot de sa pédagogie, mais, comme on se méprendrait, si on l'accusait de stoïcisme, si l'on ne voyait en lui qu'une sorte d'Épictète chrétien, demandant tout à la nature. Ah! certes, il n'était pas janséniste et n'exagérait pas les conséquences de la chute originelle qui nous a lésés d'ailleurs jusque dans notre nature. Mais, il était moins encore rousseauiste et n'admettait pas que la rédemption nous eût restitué l'intégrité primitive et nous eût faits essentiellement bons. Il introduisait donc largement la grâce surnaturelle dans sa pédagogie.

Il demandait aux jeunes gens de développer toutes leurs virtualités, d'épanouir l'homme en eux par une culture intégrale, mais il était trop avisé, trop fin psychologue, pour ne pas sentir l'intime répugnance de l'enfant, du jeune homme à la rude discipline morale, et voici comment il complétait et couronnait son thème de formation.

Je reviens à cette admirable conférence viennoise de 1912. Il y disait : « Voulez-vous efficacement aboutir à la formation d'une volonté, d'un caractère, d'une personnalité morale? Cultivez pardessus tout la charité, propagez-la par votre enseignement, propagez-la par la vertu plus puissante encore de votre exemple. La charité doit, selon saint Thomas, engendrer, nourrir de sa sève toutes les habitudes vertueuses et leur apporter leur perfectionnement suprême. En tout, partout, toujours, versez la charité, faites la régner dans les cœurs.

» Mais la charité ne va pas sans le renoncement chrétien.

» Impossible de se livrer à Dieu et à ses frères, sans s'arracher à soi-même. Qui donne se prive; qui se voue se renie. On ne dit pas que Dieu est tout, sans avouer qu'on n'est rien; on ne se désapproprie pas de soi, sans se faire souffrir.

» La privation, l'abnégation, la mortification, le sacrifice sont les envers de l'amour.

» Et la merveille, le triomphe surnaturel de l'amour, c'est que la mortification de l'égoïsme est la libération de la conscience.

» L'âme monte, à mesure qu'elle jette le lest de ses convoitises; elle respire avec plus d'aise, domine de plus larges horizons, est davantage maîtresse d'elle-même et du monde.

» La donation totale d'elle-même à la charité lui confère la possession plénière de sa liberté.

» Oh! comme il fait bon tenir ce langage élevé à la jeunesse chrétienne!

Admirable philosophie éducative! L'effort demandé par amour n'est plus l'ahan du malheureux qui gémit comme un cheval efflanqué grimant une côte sous le fouet; l'effort demandé par l'amour est un *sursum* généreux et vaillant. L'être se tend et se raidit, le front ruisselle, mais le cœur chante, mais l'âme s'épanouit.

Expliquez autrement cette vie austère, assaillie de soucis, traversée d'épreuves, toujours montante de cime en cime, et cependant toujours souriante, toujours sereine, toujours illuminée d'allégresse. C'est que l'amour pour Dieu et ses frères pénètre toute sa moralité et qu'il n'y avait pas, pour me servir de ses paroles, une seule démarche en sa vie morale qui ne le menât jusqu'au trône de Dieu.

Il a lui-même, à la fin de cette conférence que je ne me lasse pas de citer, cherché une comparaison pour montrer la merveilleuse grandeur, la triomphante unité d'une pareille vie. Il la compare à la majesté sereine de nos cathédrales gothiques, dont tous les organes de pierre convergent vers l'autel silencieux, où s'immole la Divine Victime, à cette prodigieuse concentration de forces qui réalise une synthèse d'ordre, une stabilité dont l'unité est le secret et le charme souverain.

N'est-ce pas son portrait qu'il a tracé à son insu dans ces lignes :

« L'homme moral, qui est un caractère, est ce chef-d'œuvre vivant de l'art constructif. Sur les assises naturelles de son tempérament, il a bâti sa vertu. Secondé par ses passions dont il s'est fait des auxiliaires, il maîtrise les forces qui, dans le jeu de ses puissances, s'entraident ou s'entrechoquent, et les soumet à l'équilibre. Chaque jour, les matériaux taillés ou ciselés de ses œuvres élèvent sa structure intérieure. Et cette structure a une âme, nourricière de sacrifice, la charité; et, tandis que cette vie morale, transfigurée par la grâce, attire vers le point de convergence nos regards et nos désirs, nous avons le sentiment délicieux et paisible que, nous aussi, nous nous approchons de Dieu. »

Le C. F. Maximin me pardonnera de ne m'être inspiré de sa copieuse étude que pour ces considérations. Elle offre un vaste champ au lecteur, elle intéresse surtout tous ceux qui s'appliquent à l'œuvre de l'instruction et de l'éducation. Ils y verront, mis en pleine lumière par un maître, à l'aide de citations bien choisies, l'idéal d'éducation du Cardinal, intégrale, harmonieuse et rayonnante. Ils y puiseront cette conviction que dans la rénovation du thomisme et son adaptation à notre époque, le Cardinal vivifiant la tradition philosophique par la nouveauté scientifique, a donné un exemple dont devraient s'inspirer plus hardiment les éducateurs soucieux du progrès, rester fidèles à l'ancienne pédagogie, sans doute, mais ne pas rejeter les acquisitions techniques de la pédagogie nouvelle.

Ils se convaincront de la nécessité pour eux, s'ils veulent se conformer aux vues du Cardinal et marcher dans son sillon, de suivre les cours des Facultés supérieures de pédagogie, instituées à Louvain, à Gand, et, ici, à Bruxelles, pour consacrer précisément l'alliance harmonieuse de la culture générale avec les méthodes récentes.

A étudier les œuvres du cardinal Mercier où survit sa pensée, il y a tout plaisir et profit, et l'on peut dire, vraiment, que c'est avoir profité que d'avoir su s'y plaire.

J. SCHYRGENS.

La question du désarmement

D'après un article de Hugh F. Spender : Le désarmement est-il possible? dans The Fortnightly Review, de mars 1926.

Nul ne saurait nier aujourd'hui que, quelle qu'eût été sa cause directe, c'est la course aux armements qui a provoqué la grande guerre. Rien de plus faux que le vieil adage : *Si vis pacem para bellum*.

Aujourd'hui encore, l'Europe est armée jusqu'aux dents. La France a 660,000 hommes sous les armes en temps de paix; l'Italie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie peuvent mettre plusieurs millions d'hommes sur pied de guerre. La Russie, l'Allemagne et ses ex-alliés exceptés, l'Europe est toujours un camp armé.

Dès la Conférence de la Paix de 1919, M. Lloyd George faisait parvenir aux autres premiers ministres alliés un mémoire où il s'attachait à démontrer cette idée : il est oiseux de limiter d'une façon permanente les armements de l'Allemagne, si les Alliés ne sont pas prêts à mettre des bornes aux leurs. M. Lloyd George estimait, en conséquence, qu'une entente devait intervenir entre les Etats-Unis, l'Italie, la France et la Grande-Bretagne, pour mettre fin à toute rivalité entre elles dans le domaine des armées et des flottes. En développant ces idées, il comptait surtout, il faut le dire, sur l'aide américaine. Malheureusement pour l'Europe, les Etats-Unis se sont refusés à faire partie de la S. D. N.

Celle-ci n'a cessé d'insister sur les périls que les armements présentent pour la paix de l'Europe, et la nomination d'une commission mixte permanente s'occupant de cette question a été un de ses premiers actes.

Le Protocole de Genève, s'il avait été accepté, aurait été suivi d'une conférence générale sur le désarmement. Ceux qui étaient présents à Genève en septembre 1924 se souviendront toujours de l'éloquence avec laquelle M. Mac Donald y a plaidé la cause du désarmement général, première des garanties contre une guerre nouvelle. La Grande-Bretagne a, du reste, démontré à quel point elle était de bonne foi dans cette question, en acceptant les dispositions de la Conférence de Washington et en renonçant sur les mers au *Two-Power standard*. Le gouvernement britannique

n'aurait pas demandé mieux que de s'entendre au sujet de l'aviation et des sous-marins avec la France; et les reproches que les délégués français adressaient, l'année passée, à Genève, à ceux de la Grande-Bretagne n'étaient pas fondés.

En avril ou en mai se réunira la Commission de la S. D. N. qui aura pour objet de préparer les voies à la Conférence sur le désarmement. La participation de l'Amérique est une puissante raison d'espérer. L'abstention soviétique, due au malentendu entre la Suisse et la Russie des Soviets provoqué par l'assassinat de Vorovski, est regrettable, mais, avec ou sans la Russie, il faut que la conférence ait lieu.

En attendant, l'existence même de la S. D. N. restera en péril. Le *covenant* présuppose un état social dans lequel il est fait appel à la raison, non à la force. Or, dans un monde hérisssé de baïonnettes, il ne peut y avoir ni bonne volonté, ni désir de paix. Ni le Pacte rhénan, ni l'esprit de Locarno n'auront un caractère permanent, à moins que les nations signataires ne consentent à mettre bas les armes et à renoncer à leurs antagonismes, appréhensions et suspicions réciproques. Mais elles ne le feront que si elles sont persuadées au préalable que le désarmement ne menace pas leur sécurité. D'où nécessité d'un désarmement moral, d'un changement d'attitude des peuples à l'égard l'un de l'autre.

Une telle idée est, il faut le dire, entièrement nouvelle, et il est extrêmement difficile de faire reconnaître en faits aux nations qu'il n'y a pas dans les armements de véritable sécurité.

Lorsque la Commission préparatoire de désarmement se sera réunie à Genève, une première difficulté surgira : la France appuyée par l'Italie et le Japon demandera que les armements militaires et navals, soient considérés parties intégrantes d'un seul et même problème. Les Gouvernements américain et britannique protesteront vraisemblablement. Cette difficulté n'est pourtant pas insurmontable.

La Commission aura à répondre ensuite à une série de huit questions qui lui ont été posées par le Conseil de la S. D. N., et dont la première est celle-ci : Que faut-il comprendre par le terme d'« armements », sur terre et sur mer ? Quoiqu'il en pense les non-initiés, il est bien difficile de répondre à cette question.

Et que dire de cette autre devinette :

« Y a-t-il entre les armements offensifs et les armements défensifs une différence permettant de les ranger, pour être comparés, dans différentes catégories ? »

Où est la nation qui admettra que ses armements aient un caractère agressif ?

Il convient d'ajouter que l'opinion américaine commence à soupçonner que la France a délibérément rédigé ces suggestions de façon à soulever d'inutiles difficultés. Il est permis de ne pas partager ce point de vue.

La France désire qu'une enquête soit entreprise pour déterminer « l'ultime puissance de guerre » des nations. Une pareille enquête n'aboutira à aucun résultat pratique. Ni l'Amérique, ni l'Angleterre ne se prêteront à une pareille enquête. Si l'Allemagne qu'on a invitée à siéger dans la Commission se range de leur côté, les Français en deviendront-ils moins intransigeants ? C'est douteux ?

D'autre part, il faut essayer de comprendre le raisonnement français. La France appréhende sincèrement l'Allemagne, avec sa population, plus nombreuse, ses plus grandes ressources, sa plus grande « efficacité » industrielle. Peut-être une modification de l'article 16 du *Covenant*, assurant à l'Etat attaqué l'appui non seulement militaire, mais économique et industriel, des membres de la S. D. N. pourrait-il calmer l'inquiétude française.

Du temps et de la patience seront indispensables pour résoudre ce problème, comme tant d'autres.

Beaucoup de ces difficultés disparaîtront, si, en entrant dans la S. D. N., l'Allemagne prouve qu'elle veut coopérer en toute loyauté avec ses anciens ennemis, et si ceux-ci montrent, de leur côté, qu'ils sont prêts à la traiter, sur un pied de parfaite égalité. Alors l'esprit de Locarno prévaudra la crainte et la méfiance céderont la place à la confiance et à un sentiment de sécurité.

Il est peut-être préférable que la Conférence préparatoire de désarmement ait été renvoyée à une date ultérieure. La situation générale n'en est pas moins peu rassurante. C'est une faute, après le traité de Locarno, que de continuer à s'en tenir à la lettre du traité de Versailles en détenant la Rhénanie. S'il en est ainsi, la Commission fera tout aussi bien de renvoyer l'ouverture de ses travaux aux Calendes grecques. — Voilà qui n'est pas pour déplaire à M. Mussolini. Car quel formidable obstacle à un accord général sur la limitation des armements que l'Italie d'aujourd'hui.

PERSE

Sa renaissance

D'après un article de V.-B. Metta : La Perse qui change, dans The Contemporary Review, de février 1926.

Au cours des dix années qui précéderent la grande guerre, la Perse manqua être partagée entre la Russie et la Grande-Bretagne. Durant la guerre, bien qu'elle fût restée neutre, elle vit ses territoires envahis de divers côtés. Aujourd'hui, elle se relève rapidement, et l'homme qui a contribué le plus à ce relèvement est Ali Riza-Khan, son maître actuel.

Il est né, il y a quarante-neuf ans, de parents pauvres, dans la province montagneuse de Mazandéran. A l'âge de quinze ans, il prit du service dans l'armée; en 1921, il était un des officiers supérieurs de la brigade cosaque, ce qu'il y avait de meilleur dans l'ancienne armée persane. Toute sa vie, il avait rêvé de bien mériter de sa patrie et de lui faire prendre une des premières places parmi les nations du globe.

Après la fin de la guerre mondiale, la Grande-Bretagne augmenta son emprise sur la Perse et présenta au gouvernement de Téhéran l'accord anglo-persan, en vertu duquel elle prêtait à ce gouvernement 2 millions de livres sterling; en revanche, elle s'assurait le contrôle de l'armée, des chemins de fer et des douanes. Ce projet d'accord souleva une vive opposition. Sur ces entrefaites, Riza-Khan marchait sur Téhéran avec sa brigade, prit la capitale et installa au pouvoir, en qualité de premier ministre, un journaliste opposé au projet d'accord, Zia-ud-din. Lui-même devenait Sirdar Sipah (commandant en chef). L'accord ne fut pas ratifié. Zia-ud-din ne tarda pas à s'enfuir et alla se réfugier à Bagdad, sous la protection anglaise. Riza-Khan nomma successivement deux autres « Premiers » : l'un et l'autre ne purent s'entendre avec lui et démissionnèrent. Riza-Khan prit lui-même leur place.

La Russie avait disparu de Perse depuis la Révolution russe. Les généraux blancs battus, elle reparut sous les espèces des Soviets, non plus dédaigneuse et condescendante comme naguère, mais pleine de prévenances amicales. Théodore Rothstein, qui ouvrit toutes grandes aux Persans les portes de sa légation, en fut le premier représentant. Un traité soviéto-persan était signé en 1921, à Moscou : la dette de 6 millions de livres que la Perse avait contractée envers la Russie était annulée, et toutes les concessions accordées jusque là aux Russes en Perse l'étaient également. La Banque d'Escompte de Perse — une entreprise russe — était remise au gouvernement de Téhéran. Riza-Khan fut reconnaissant à Moscou de toutes ces concessions, sans pour cela devenir, en quoi que ce fût, pro-bolchéviste.

Jusqu'à l'arrivée de Riza au pouvoir, l'armée persane avait été composée : a) des tirailleurs du Sud de la Perse (6,000 hommes, instructeurs anglais); b) de la division cosaque (10,000 hommes, instructeurs russes); c) de la gendarmerie (8,000 hommes, instructeurs suédois). Riza a congédié les instructeurs, réorganisé l'armée, l'a dotée de chars d'assaut, d'avions et d'artillerie mobile; l'a portée à 35,000 hommes et a réparti ces six divisions dans tout le pays, pour y maintenir l'ordre. Il a fondé, dans les grandes villes, des écoles pour assurer l'instruction des officiers et sous-officiers. Chaque année, il envoie, en France, soixante « cadets » pour y perfectionner encore leur instruction. Les salaires sont régulièrement payés. Le Medjliss (parlement) examine, en ce moment, un projet tendant à rendre le service militaire obligatoire.

Cette armée nouvelle, Riza-Khan l'a employée pour unifier la Perse naguère plongée dans l'anarchie. Il a soumis la république que Koutchik-Khan avait établie au Ghilan, les Lous sur les confins de la Mésopotamie, les Kurdes, l'Arabistan et le Sheich de Mohammérah.

La Perse est un pays riche, mais combien peu développé. Elle recèle assez de pétrole pour en produire un jour autant que les Etats-Unis; même aujourd'hui, alors que l'exploitation est à l'état embryonnaire, elle est, du point de vue de la production du pétrole, à la cinquième place.

Les chemins de fer sont fort peu nombreux en Perse; il faut s'attendre, sous ce rapport et sous peu, à des progrès sérieux. Un service d'automobile, fonctionnant tous les huit jours, relie Téhéran à Bagdad. A l'intérieur du pays, autos et camions automobiles éliminent victorieusement chevaux, mulets et chameaux.

Le docteur A.-C. Millsbaugh, conseiller économique du département d'Etat américain, nommé à la fin de 1923 directeur général des finances persanes, et qu'assiste un état-major nombreux,

a déjà fait d'excellente besogne. Il a réorganisé le système des impôts et, grâce à la force armée que Riza-Khan a mise à sa disposition, il est à même de les prélever dans tout le pays. A la fin de la première année de son activité, le budget persan était déjà équilibré. Téhéran n'a plus besoin aujourd'hui, pour les affaires courantes, d'emprunts étrangers. Les exportations de 1925 ont dépassé celles de 1924 de 10 millions de livres sterling. On a introduit des impôts sur le thé et le sucre, qui seront utilisés à construire des voies ferrées. Des colons allemands, qui se sont fixés en Perse septentrionale, y importent d'Allemagne des machines agricoles dernier modèle. Le *kran* monte, il n'y a pas de papier-monnaie et la dette publique est plutôt insignifiante.

Riza-Khan encourage autant qu'il peut l'industrie persane. Il ne porte que des vêtements provenant de fabriques persanes et a ordonné à tous les fonctionnaires d'en faire de même. Il encourage la fabrication de tapis, d'objets en argent et en bronze, etc.

La tolérance religieuse règne dans le pays. Chrétiens, juifs, zoroastriens peuvent célébrer leurs rites sans être molestés. La presse persane n'est pas libre, certes, mais se développe. Pourtant, Riza-Khan malmène sévèrement les directeurs de journaux, tantôt parce qu'ils attaquent trop les Européens, tantôt parce qu'ils les louent trop. Des groupes d'étudiants sont envoyés, tous les ans, en Europe occidentale; quand ils en retournent, ils reçoivent des postes responsables.

Riza-Khan est un pieux mahométan; il ne semble pas faire de grande différence entre Sunnites et Schiites. Autrefois, dit-il, « l'Islam était pareil à un océan; aujourd'hui, il s'est divisé en petites mares d'eau ». La victoire turque sur la Grèce lui a causé une vive satisfaction; il a envoyé, à cette occasion, un sabre d'honneur couvert de pierres à Mustapha Kémal. Il a tâché depuis d'imiter, sous certains rapports, le héros turc.

Ces dernières années, le monde avait peu entendu parler de la Perse, tombée bien bas après son antique grandeur. Aujourd'hui, que Riza-Khan lui insuffle une vie nouvelle, elle jouera, vraisemblablement, dans le monde un rôle autrement important.

CHINE

L'Angleterre contre l'Amérique

D'après un article de J. O. P. Bland : Nécessité d'une politique indépendante en Chine, dans l'*English Review*, de mars 1926.

Divers personnages éminents ont protesté contre l'opinion émise récemment dans *The North American Review* par le colonel Harvey, ancien ambassadeur d'Amérique à Londres, au sujet de la débâcle économique supposée de la Grande-Bretagne. Mais ce qui est curieux, c'est que personne n'ait relevé un autre coup, bien plus sérieux, porté dans le même article à l'amour-propre britannique. Le colonel y affirmait que l'Angleterre a aujourd'hui pour « principe cardinal » de sa politique de ne rien faire pouvant désobliger les Etats-Unis. Le silence gardé à l'égard de cette assertion par tous les hommes d'Etat et tous les publicistes britanniques est significatif; il l'est même de façon quelque peu sinistre. Il est extraordinaire que personne n'ait rien répondu à l'ex-ambassadeur à ce sujet. La dignité anglaise ne serait-elle donc vulnérable que dans le domaine commercial?

En attendant de plus amples renseignements sur ce point, il est indéniable que c'est cette politique là qui prédomine depuis quelques années en Extrême-Orient, pour le plus grand détriment de très légitimes et de très sérieux intérêts britanniques. Les explications prodiguées, il y a quelque temps, par le secrétaire d'Etat aux Colonies, au dîner annuel de la *China Association*, ne sont guère convaincants; et il semble, tout au contraire, que c'est en négligeant la défense des intérêts anglais à Pékin ou à Hongkong, en laissant périlcliter en Chine l'influence anglaise, qu'on encourage les autres nations à rivaliser d'efforts pour prédominer dans telle partie de la Chine ou telle autre. Du reste, en lisant l'article de M. Amery entre les lignes, on voit que la véritable explication de l'impénable patience britannique doit être cherchée dans la tendance à observer les accords de Washington selon l'esprit et selon la lettre. Pourtant, comment ne pas voir que les circonstances dans lesquelles Londres s'y ralliait naguère ont été modifiées de fond en comble par les manifestations de l'activité soviétique dirigée contre l'Angleterre en Chine?

A supposer même, pour un moment, que la Grande-Bretagne soit irrévocablement et définitivement vouée à monter la garde autour des principes désintéressés qui ont été formulés dans les accords

de Washington, il est indubitable que ces instruments diplomatiques ont été signés par neuf Etats sur un pied de parfaite égalité. Rien n'autorise un de ces Etats à jouer un rôle prépondérant. Voyons donc la politique poursuivie aujourd'hui par l'Amérique en Chine; voyons si la Grande-Bretagne peut continuer à y souscrire sans nuire à son commerce ou à sa dignité — ou aux deux. Dans ce dernier cas, il vaut mieux pour tous que le traité de Washington soit dénoncé au plus tôt.

A étudier impartialement les origines, l'essence et les effets de la politique extérieure de l'Amérique, qu'elle regarde les dettes européennes, la doctrine de Monroe ou la porte ouverte en Chine, on constate toujours le même amalgame : idéals hautement altruistes d'une part, poursuite incessante d'intérêts purement nationaux de l'autre. En ce qui concerne l'Extrême-Orient, le Département d'Etat de Washington fait siennes les belles théories et ferme les yeux quant aux faits.

Une politique britannique tendant à conserver les bonnes grâces des Etats-Unis, en souscrivant à leur politique chinoise « libérale », va à l'encontre de ses propres objets : car, pour être de nature permanente, la bonne volonté présuppose le respect mutuel. La Grande-Bretagne ne peut cependant pas, pour avoir l'Amérique avec elle, aller jusqu'à adopter la Prohibition? Eh bien! il serait plus facile de trouver des arguments en faveur de cette dernière thèse elle-même que de justifier la déférence manifestée par la Grande-Bretagne à l'égard des illusions sentimentales et de l'enthousiasme ignorant des Etats-Unis, d'abord à Washington, puis à Pékin! La politique chinoise des Etats-Unis est pétrie d'intentions bienveillantes et d'illogismes manifestes; tout cela est inapplicable et condamné à l'insuccès; tout cela a ses origines dans la propagande semi-politique de la *Young Men's Christian Association* et autres organisations formant l'aile modérée du mouvement que dirigent les missionnaires et ceux qui veulent instruire les masses chinoises. Le Département d'Etat devrait pourtant connaître les curieuses affinités — inconscientes peut-être — qui existent entre les *leaders* de ce mouvement et les propagandistes soviétiques. En tous cas, beaucoup de ces soi-disant collègues chrétiens de Chine, ceux surtout à la tête desquels se trouvent des Américains, sont devenus des pépinières d'agitation anti-britannique. Cette concentration de l'hostilité chinoise contre l'Angleterre (et le Japon) a été tacitement acceptée par les autres nationalités comme un fait irrévocable, et à supposer que les Etats-Unis fassent quelque chose en Chine, pour contrebalancer l'activité bolchéviste, ils le cachent bien. Quel contraste avec leur attitude envers ce même bolchévisme en Amérique! Comment, d'autre part, concilier leur animosité à l'égard des traités, dits inégaux, avec leur propre législation envers les Chinois et les Japonais?

Résumons-nous.

La politique américaine de ces temps derniers à l'égard de la Chine reflète, tout d'abord, la puissante influence exercée sur le Gouvernement, en vue de leurs idéals et de leurs intérêts particuliers; par les groupements de missionnaires et les *educationists societies*. A celles-ci comme à ceux-là s'appliquent ces paroles de Disraéli : « Ils visent à détruire, sous le nom de réformes, les institutions du pays; sous prétexte de progrès, ils font la guerre aux mœurs et aux coutumes du peuple. » C'est à leur système d'éducation que sont dues l'indiscipline qui empêche la génération présente d'étudiants de jouer un rôle utile dans la vie normale de la nation chinoise, et toute la fermentation qui travaille aujourd'hui la mentalité de la Jeune-Chine. Les gestes libéraux de l'Amérique à Pékin démontrent que le Gouvernement américain sympathise avec les visées et les objets des *educationists* : c'est toujours l'attitude wilsonienne, l'obsession qui veut « standardiser » *in partibus infidelium* les idéals américains.

Il a fallu au monde un temps assez long pour apprendre que le droit à l'auto-détermination et le régime démocratique ne sauraient être appliqués sur toute la surface du globe; il finira par s'apercevoir un jour que l'instruction « étrangère » a été et sera le principal facteur des troubles d'Extrême-Orient. Absorbée par des questions de politique interne, médiévale en matière de religion, l'Amérique ne se rendra pas vraisemblablement compte, pendant quelque temps encore, de la situation de Chine, telle qu'elle est. Mais puisque sa politique est ouvertement d'ordre altruiste, comment pourrait-elle s'offusquer de voir la Grande-Bretagne reprendre sa liberté d'initiative à laquelle elle a renoncé depuis 1921 et chercher une ligne de conduite plus conforme aux exigences urgentes de la situation.

CONCERTS SPIRITUELS à Bruxelles

3^{me} concert spirituel

Conservatoire Royal de Bruxelles

les 20 et 21 mars, à 2 1/2 h. dirigé par M. Joseph JONGEN, directeur du Conservatoire Royal de Bruxelles.

Solistes : M^{lles} Mary Mergan et Jeanne Thys M. Letroye.

Au programme : HAENDEL : concerto Grosso n° 6, pour orchestre. — MOZART : Ave Verum, pour chœur et orchestre. — J. JONGEN : Rhapsodie, pour piano, flûte, hautbois, clarinette, basson et cor. — F. RASSE : La Légende du Chevrier, pour soprano, alto, chœur de voix de femmes et orchestre. — HAENDEL : Ode à S^{te} Cecile, pour soli, chœur, orgue et orchestre. — Chœurs des Concerts Spirituels (D^r M. M. Weynandt).

Les billets sont en vente chez M. J. Delvigne, 19, rue de Namur (T. 291.04) aux prix de 18, 16, 14, 12, 10, 6 et 4 fr.

Simonet Deanscutter
Bijouterie - Orfèvrerie - Horlogerie

72 Rue Coudeberg
(Mise de la Cour)
Bruxelles

GRANDS PRIX
Lige - 1905
Bruxelles 1910
Gare 1913.

MEUBLES — SIÈGES
Décoration
intérieure

Louis De Clerck
BRUXELLES

48, Rue du Luxembourg

Téléphone 246.35

**COMPTOIR
D'OPTIQUE**

Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.
LA REINE

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877 Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26
BRUXELLES

•••

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

•

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Canes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

**COUVERTS
CHRISTOFLE**

ORFÈVRERIE

EXIGEZ : CETTE MARQUE
ET LE NOM **CHRISTOFLE**

SUCCURSALE DE BRUXELLES
58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177.87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — *Toutes opérations de banque et de change.* — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS! *Employez*

L'électro MARELLI Aspirateur

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU
14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

SALLE MOMMEN

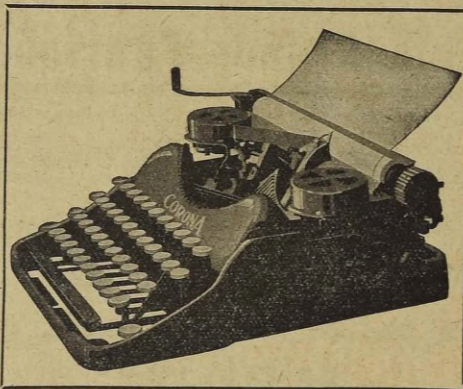
37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE d'ŒUVRES d'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.



DES IDÉES & DES FAITS...

Des idées : Les constructeurs américains de la « CORONA » eurent les premiers l'idée de lancer une machine à écrire légère, donc plus pratique, et l'idée de la pourvoir d'un châssis en aluminium laminé, donc incassable.

Des faits : Merveilleusement perfectionnée, la Corona fut adoptée par tous les amis du progrès. Plus de 900.000 Corona sont actuellement en usage dans le monde entier, dont plusieurs milliers en Belgique.

Si vous voulez vous faire une IDÉE précise de la machine à écrire

CORONA 4

et vous rendre compte du travail qu'elle FAIT, adressez-vous aux

Etablissements O. VAN HOECKE

45, Marché au Charbon

BRUXELLES

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 26,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Molenbeek. Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres



Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires

Execution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUOO.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦

CHOCOL'AT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée en 1878 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**
François VAN NES Successeur
13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE -- LITHOGRAPHIE -- PAPETERIE -- MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES -- COPIE-LETTRES
CHAPELTS -- ARTICLES DE BUREAU -- LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit

"NUGGET" POLISH

ENCAUSTIQUE
POLIFLOR

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— (imitation parfaite de l'Orient). —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS